

© Peter Puklus, How to lift a weight, 2016, New York, de la série The Hero Mother – How to build a house. Courtesy Festival Images Vevey. Lauréat du Grand Prix Images Vevey 2017/2018



© Peter Puklus, Family Portrait (Four bedposts), 2016, New York, de la série The Hero Mother – How to build a house. Courtesy Festival Images Vevey. Lauréat du Grand Prix Images Vevey 2017/2018

## SOMMAIRE

|                       |     |
|-----------------------|-----|
| ÉVÉNEMENTS            | 6   |
| NOUVELLES EXPOSITIONS | 34  |
| EXPOSITIONS EN COURS  | 108 |

### **Photo-Theoria – Magazine mensuel dédié à la photographie contemporaine**

Rédactrice : Nassim Daghighian • [info@phototheoria.ch](mailto:info@phototheoria.ch) • [www.phototheoria.ch](http://www.phototheoria.ch)

Créé en 2011, Photo-Theoria vous propose des sujets d'actualité sur la photographie contemporaine, ainsi qu'un aperçu des expositions de photographie en Suisse. Historienne de l'art spécialisée en photographie, Nassim Daghighian est membre de l'AICA – Association Internationale des Critiques d'Art. Elle enseigne la photographie contemporaine, l'histoire de la photographie et l'analyse d'image au CEPV depuis 1997. Elle a été conservatrice associée au Musée de l'Elysée, Lausanne, de 1998 à 2004. Elle s'engage dès 1998 dans la promotion de la création actuelle, en particulier comme membre fondateur et présidente de NEAR, association suisse pour la photographie contemporaine de 2009 à 2013. Elle a été rédactrice en chef de NEXT, mensuel édité par NEAR, de 2008 à 2015 (72 numéros).

N.B. : Sauf mention autre, les sources et références des textes sont les dossiers de presse et sites des institutions ou artistes concernés.



© Peter Puklus, What to Teach, 2017, Carovigno, de la série The Hero Mother – How to build a house. Courtesy Festival Images Vevey – Grand Prix Images Vevey 2017/2018

### **FOCUS – Peter Puklus. The Hero Mother – How to build a house**

Peter Puklus (1980, HU) a remporté il y a une année le Grand Prix Images Vevey 2017/2018 pour cette belle série inédite qui interroge les genres et les stéréotypes dans le cadre d'une expérience vécue en famille. Loin d'être uniquement autobiographique, ce projet propose une réflexion existentielle plus générale. L'artiste déconstruit et questionne la dynamique des rôles féminins et masculins préétablis par la société, à savoir la maternité comme activité héroïque présumée et le devoir supposé du père de bâtir et de protéger le foyer. Conçue pour le Festival Images Vevey comme une installation multimédia – sous forme de travaux sculpturaux, photographiques et performatifs – la série décompose visuellement ces symboles de la vie moderne, tout en développant un vocabulaire original de clichés sur la vie familiale et sur les enjeux liés à la construction du noyau familial. Présentée en première internationale à Vevey, l'exposition investit l'intégralité d'un ancien appartement familial (dans le bâtiment de la gare) où le visiteur découvre les images imprimées sur des objets de la vie quotidienne.

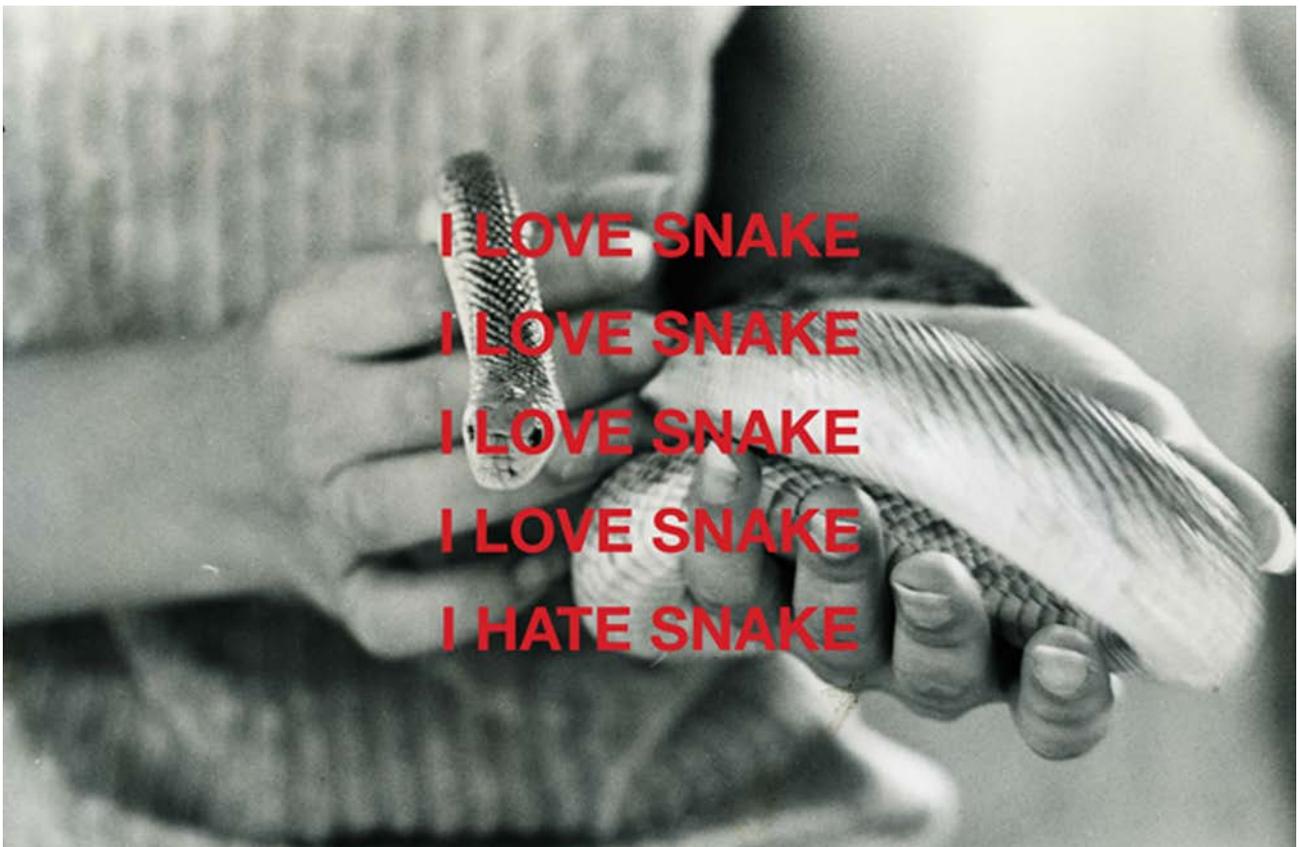
→ Festival Images Vevey, 08.09. – 30.09.2018, [www.images.ch](http://www.images.ch) ; voir aussi p.6 à 25



© Peter Puklus, How to build a house, 2017, Budapest, de la série The Hero Mother – How to build a house. Courtesy Festival Images Vevey – Grand Prix Images 2017/2018



© Peter Puklus, The Architect, 2018, Budapest, de la série The Hero Mother – How to build a house. Festival Images Vevey. Lauréat du Grand Prix Images Vevey 2017/2018



© Clare Strand, Snake #3, de la série Snake, 2016. Courtesy Clare Strand and Parrotta Contemporary, Stuttgart

## ÉVÉNEMENTS

### **Extravaganza. Hors de l'ordinaire**

Festival Images Vevey, Vevey, 08.09. – 30.09.2018

[www.images.ch](http://www.images.ch)

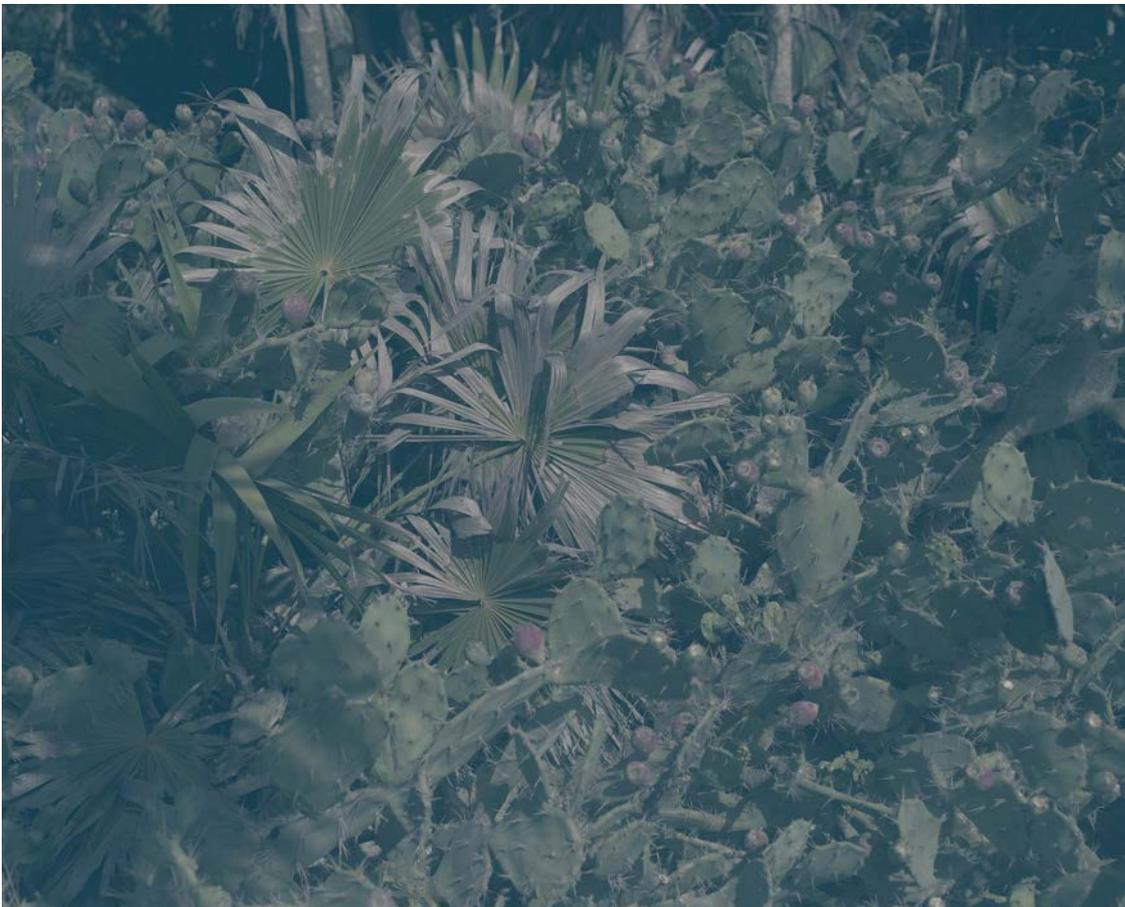
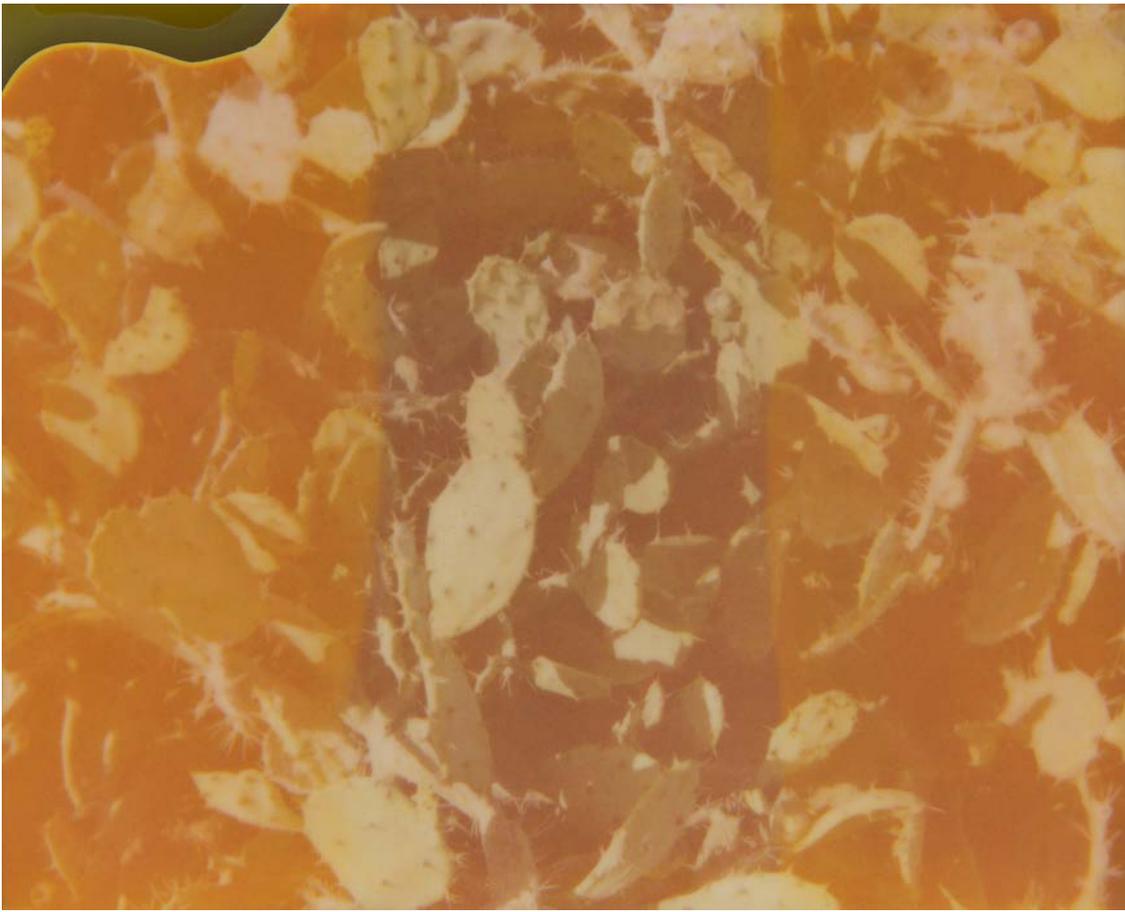
" L'extravagance, c'est l'inattendu, l'insoupçonnable, l'inconnu. L'extravagance se nourrit d'imaginaire, et de modes de pensées atypiques, voire non-conformistes. L'extravagance fait rêver, fait plaisir, fait réfléchir. Elle inquiète, indispose, effraie. L'extravagance met les sens en appétit et maintient l'esprit en éveil. Elle surprend autant qu'elle inspire. "

Stefano Stoll

Cette pétillante douzième édition d'Images combine photographies de très grand format sur les façades de la ville de Vevey, installations ludiques (*Narrow House*, inspirée de la maison d'enfance d'Erwin Wurm) – l'aspect spectaculaire accessible au grand public, – mais aussi expositions de photographie contemporaine plus pointues. Les thèmes de l'identité, du double et du paraître sont récurrents, notamment dans les installations en extérieur de Pachi Santiago (1980, ES) et Fumiko Imano (1974, JP). Les habitués du festival retrouveront des artistes déjà exposés par Images, notamment Augustin Rebetez et Cristina de Middel dans un magnifique lieu d'exposition, la Droguerie.

Direction artistique : Stefano Stoll, Directeur d'Images, et Raphaël Biollay

Ci-contre : Cristina de Middel (1975, ES) et Kalev Erickson (1982, GB) mettent la main sur un lot d'images prises au Polaroid sur un marché aux puces à Mexico City. Ils s'imaginent que ces photographies ont été réalisées par la même personne dans les années 1970 près des ruines mayas de Tulum et décident de partir sur les traces des souvenirs que renferment ces prises de vue. Au cœur de la jungle mexicaine, le duo réactive ce passé dissous dans l'émulsion du Polaroid et fait émerger une nouvelle histoire, entre réalité et fiction. Parfois imprimés sur des lenticulaires géants réalisés sur un support en forme d'accordéon à l'ancienne, les clichés vintages se conjuguent aux photographies actuelles, interrogeant par la même occasion la supposée fiabilité des archives photographiques et des images historiques.



© Cristina de Middel et Kalev Erickson, de la série Jungle Check, 2015, diptyque. Courtesy FOAM, Amsterdam



© Olivier Lovey, de la série *Miroir aux alouettes*, 2018, Festival Images Vevey, photomontage avant installation in situ

Depuis 2016, Olivier Lovey (1981, CH) conçoit de grandes installations photographiques en intérieur et en plein air, jouant sur la notion de trompe-l'œil et de mise en abyme où le réel et son double photographique se confondent. A l'occasion du Festival Images, il réalise sur mesure une nouvelle image surréaliste dans le Jardin du Rivage sur un portique à colonnade, qui fut autrefois la porte d'entrée de la ville. Par un jeu de perspective et d'illusion d'optique, la pièce présentée à Vevey questionne les limites de la photographie à reproduire la réalité, tout en amenant le spectateur à porter un regard singulier sur une architecture qui marque depuis des décennies la vie des Veveysans.

Le carnaval est la fête par excellence durant laquelle chacun peut sortir l'espace de quelques heures de l'ordinaire de son quotidien. La série *Reina* de Cyril Porchet (1984, CH) porte un regard singulier sur l'un des moments forts du Carnaval de Santa Cruz de Tenerife aux Canaries : le gala d'élection de la Reine. Lors de cette soirée, les participantes se produisent sur scène devant un panel de juges, supportant le poids de leurs somptueux costumes. Grâce à l'usage du noir et blanc, si loin de l'idée colorée du carnaval, la candidate semble se fondre dans son gigantesque déguisement. Exposée sur la façade de l'ancienne prison de Vevey, une autre image de cette série, monumentale, présente une Reine de Carnaval en habits de liberté, qui contraste avec la vocation même du bâtiment.



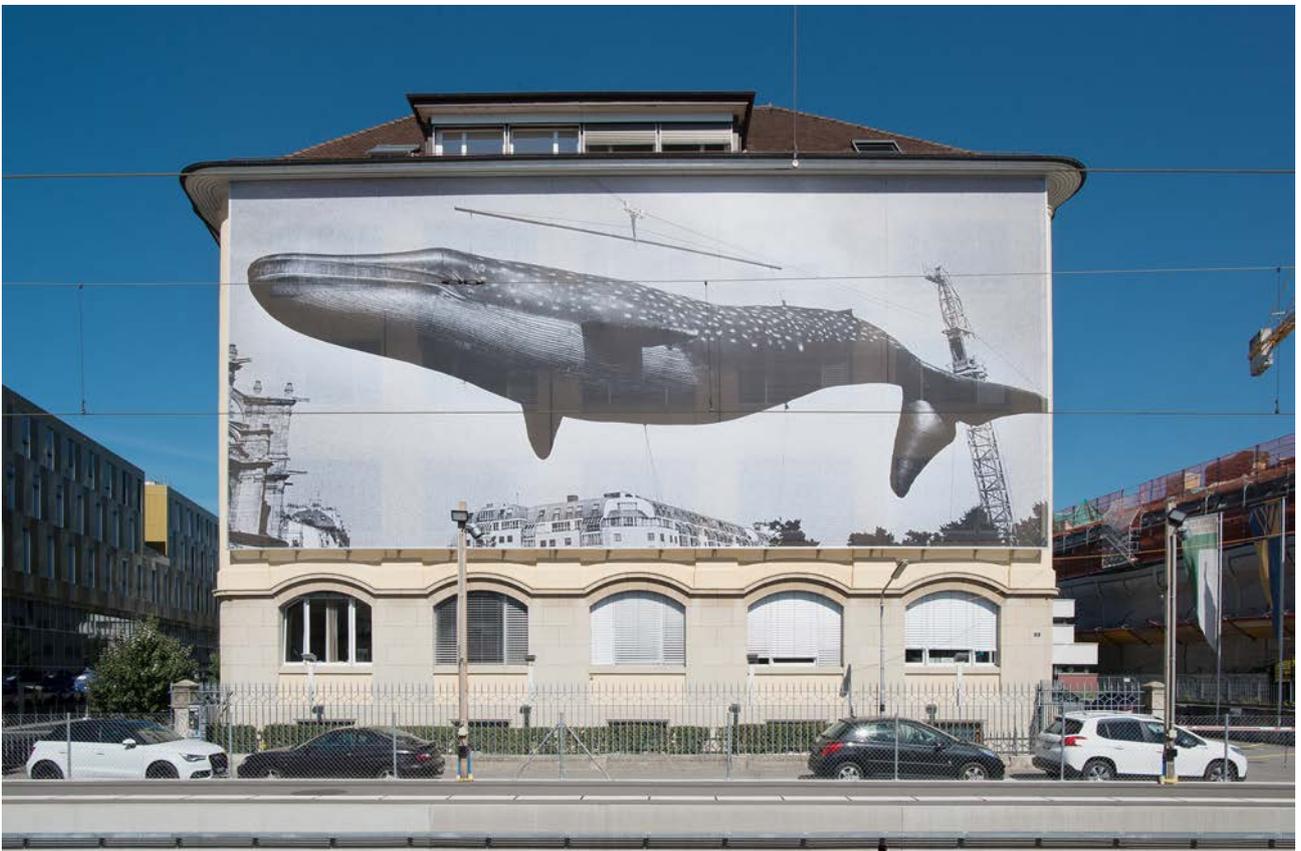
Cyril Porchet, Reina [Carnaval de Santa Cruz, Tenerife], 2014, Façade de l'ancienne prison de Vevey © Images Vevey / Julien Gremaud



Arnold Odermatt, En service, Façade de la BCV [Stans, 1973] et Place de la Gare © Images Vevey / Julien Gremaud



Philippe Ramette, Promenade irrationnelle, de la série Exploration rationnelle des fonds sous-marins, 2006, Façade Holdigaz © Images Vevey / Mathilda Olmi



Daido Moriyama, A tale of II Cities 4 Paris, 1989, Façade Andritz Hydro© Images Vevey / Mathilda Olmi



Pachi Santiago, Copying Claudia, 2011-2018 © Parc du Panorama © Images Vevey / Julien Gremaud



Pachi Santiago, Copying Claudia, 2011-2018 © Parc du Panorama © Images Vevey / Julien Gremaud



Fumiko Imano, *We Oui !*, 2002-2012, Quai Perdonnet © Images Vevey / Diana Martin



© Fumiko Imano, *We Oui !*, 2002-2012, livre paru en 2017 chez Little Big Man Books. Courtesy Little Big Man Gallery



© Erwin Wurm, Sans titre, de la série One Minute Sculptures, 1997. Courtesy de l'artiste

Pour ses *One Minute Sculptures*, Erwin Wurm (1954, AT) demande au public d'adopter pendant une minute une posture improbable avec des objets du quotidien suivant un protocole précis. Pour son exposition à la Villa Le Lac du Corbusier, l'artiste a spécialement créé des répliques du mobilier de la maison du célèbre architecte suisse. En les agrémentant de trous, il permet au spectateur de s'y insérer. Considérée comme extravagante lors de sa construction en 1923-1924, cette maison habitée par les parents de Le Corbusier se transforme en une galerie de sculptures fantasques.



© Rodney Graham, Sunday Sun, 1937, 2012. Courtesy Rodney Graham Studio and Galerie Hauser & Wirth

Inspirée d'une scène comique du film *The Lady Vanishes* (1938) d'Alfred Hitchcock, la photographie de Rodney Graham (1949, CA) représente un mystérieux personnage aux mains légèrement différentes, caché derrière un journal. L'artiste conceptuel canadien restitue en une seule image toute la drôlerie de la séquence hitchcockienne dans une mise en scène exubérante avec un exemplaire de *The Sunday Sun Vancouver*, daté de 1937, l'année de tournage du film. Présentée sur la façade de l'Hôtel des Trois Couronnes, cette image évoque autant le décor de la scène, qui se déroule dans un hôtel, que le charme d'antan de ce palace historique.



Jono Rotman, *Mongrelism*, 2007-2017, La Grenette © Images Vevey / Diana Martin

### **Grand Prix Images Vevey**

Les expositions des lauréats du Grand Prix Images Vevey constituent lors de chaque biennale une part fort intéressante de la programmation car le concours est international et permet de découvrir des artistes qui ne sont pas forcément connus en Europe, tel le néo-zélandais Jono Rotman, lauréat du nouveau Prix du livre. La plupart du temps, ce sont des artistes qui amorcent une mi-carrière et ont moins de quarante ans (la majorité des lauréats 2017/2018) et, parfois, ce sont des talents émergents comme Angélique Stehli, qui a réalisé une série sur les prisons peintes en rose exposée, cela va de soi, dans l'ancienne prison de Vevey !

Véritable bourse d'aide à la création, le Grand Prix Images Vevey a la particularité de financer la réalisation d'un projet plutôt que de récompenser un travail existant. De plus, le jury décerne des mentions spéciales Lumière – Broncolor et Reportage – Leica ainsi qu'un Prix Spécial du jury et un Prix du Livre. Enfin, la Bourse Nestlé finance la production d'un projet photographique qui voit le jour dans la convergence des logiques économique, événementielle et artistique.

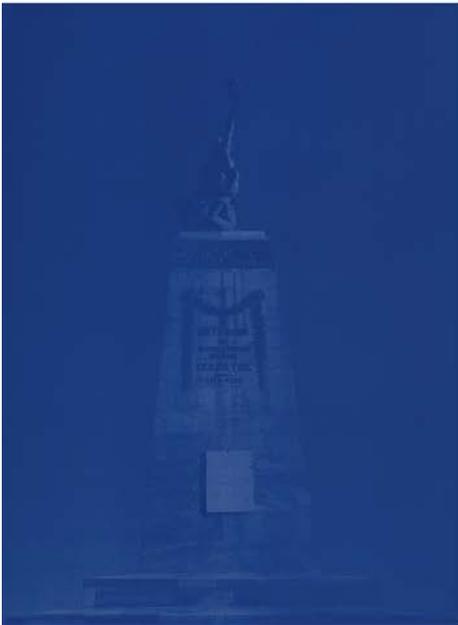
Lauréats du Grand Prix Images Vevey 2017/2018 :

Peter Puklus (1980, Hongrie), Grand Prix Images Vevey pour *The Hero Mother – How to build a house*  
 Jono Rotman (1974, Nouvelle-Zélande), Prix du Livre pour *Mongrelism*  
 Angélique Stehli (1993, Suisse), Mention Lumière – Broncolor pour *Pink Cells*  
 Emeric Lhuisset (1983, France), Mention Reportage – Leica pour *L'autre rive*  
 Antony Cairns (1980, Royaume-Uni) Prix Spécial du jury pour *The Tale of Adam Earl Gordons*  
 Lorenzo Vitturi (1980, Italie) Bourse Nestlé pour *Caminantes, no hay camino, hay que caminar*



© Jono Rotman, Greco Notorious South Island RIP, 2008, de la série Mongrelism, 2007-2017

Jono Rotman (1974, NZ) publie le résultat d'un projet commencé en 2007 sur un célèbre gang de Nouvelle-Zélande : le Mighty Mongrel Mob. Ses membres, pour la plupart d'origine maori, se réapproprient des symboles nationalistes de l'Empire britannique et du III<sup>e</sup> Reich, de manière à questionner la notion d'identité raciale dans cette ancienne colonie. En détournant le genre de l'enquête ethnographique, le photographe réalise près de 200 portraits de ces "guerriers" aux visages tatoués arborant fièrement leurs emblèmes. Enrichi d'archives et d'entretiens, l'ouvrage témoigne de la richesse de cette sous-culture marginalisée.



© Emeric Lhuisset, de la série L'autre rive, 2010-2018. Courtesy de l'artiste



© Emeric Lhuisset, de la série L'autre rive, 2010-2018. Courtesy de l'artiste

" Alors que je venais de commencer le projet, un de mes amis, Foad, est mort noyé. Son bateau a coulé entre la Turquie et la Grèce. Du coup, ce projet s'est aussi transformé en sorte d'hommage. "  
Emeric Lhuisset \*

En travaillant au cœur des conflits au Moyen-Orient, Emeric Lhuisset (1983, FR) se lie d'amitié avec des personnes sur place qui vont quelques années plus tard prendre la route de l'Europe en tant que réfugiés. Alors que certains ont réussi à s'y installer, d'autres n'y sont jamais arrivés et ont tragiquement disparu au moment de traverser la mer Méditerranée. Distingué par la Mention Reportage Leica, son projet revisite le genre du documentaire loin de tout sensationnalisme, en photographiant ses amis migrants dans l'intimité de leur quotidien. Tirées avec le procédé du cyanotype, ses images s'effacent progressivement durant les trois semaines de la manifestation pour devenir des monochromes d'un bleu profond, rappelant la couleur de la mer mais aussi celle du drapeau européen.

\* <http://www.clique.tv/emeric-lhuisset-avons-vision-tres-erronee-conflit-nos-societes-occidentales/>



© Angélique Stehli, Pink Cells, 2013-en cours. Courtesy ECAL – Ecole cantonale d'art de Lausanne

En 1979 aux Etats-Unis, le Dr. Alexander G. Schauss découvre que la nuance de rose P-618 — qu'il rebaptise *Baker-Miller Pink* — aurait des effets tranquillisants au bout de quinze minutes. Quarante ans plus tard, la psychologue suisse Daniela Späth poursuit ces réflexions en démontrant les bienfaits sur la pression artérielle des personnes agressives, face à une teinte qu'elle nomme *Cool Down Pink*. Angélique Stehli (1993, CH) documente la façon dont certains centres de détention helvétiques font usage de ce rose censé réduire l'hostilité des détenus. Esthétisant la violence de l'univers carcéral, cette série présentée dans l'ancienne prison de la ville de Vevey questionne le spectateur dans son rapport à l'enfermement.

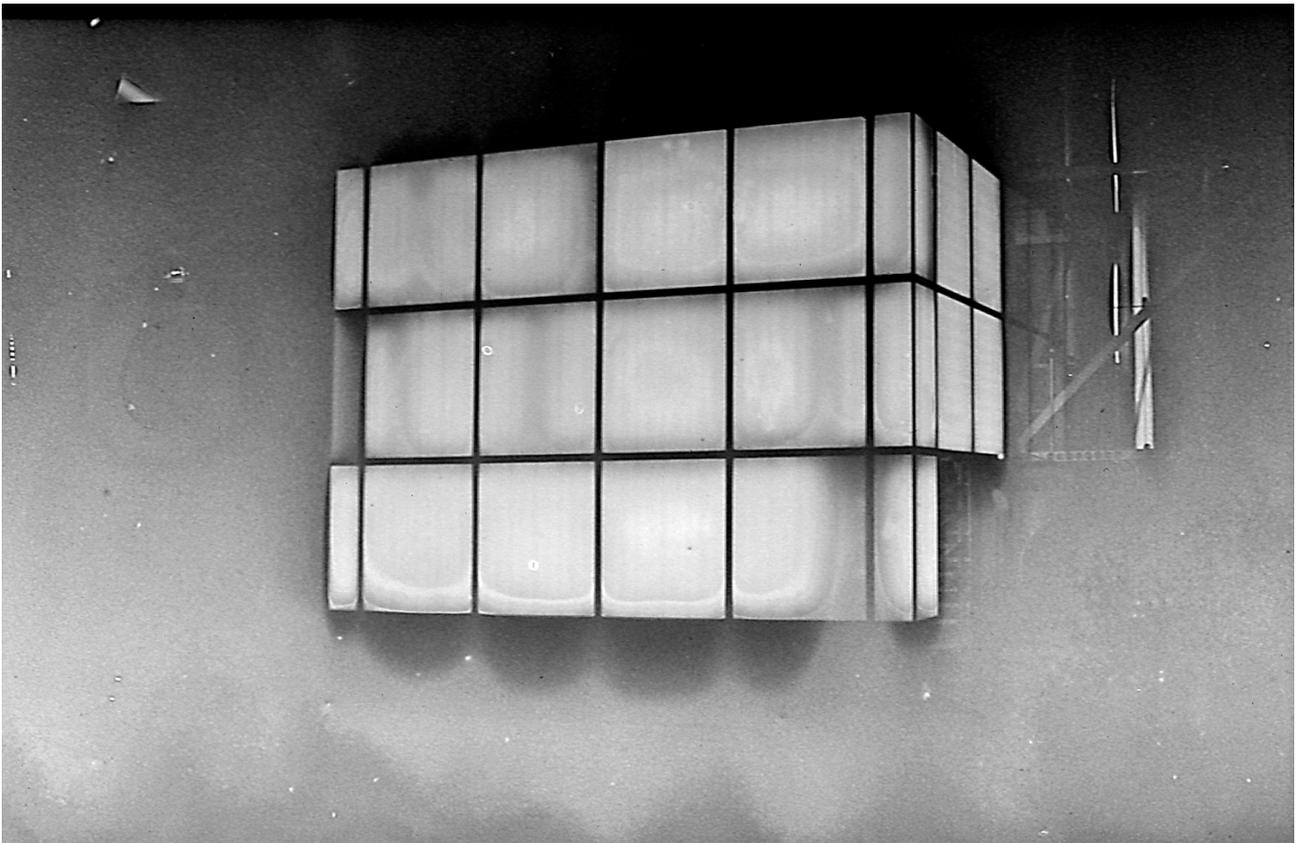
" I wish to pursue this documentary work in Switzerland but also in the United States, staying focused on the creative ways correctional facilities have used this color and not the other extreme which has started using the color to humiliate prisoners with pink objects, pink prisoner clothes and other things in some places in the USA. What is the secret of this shade of pink ? How can we explain that violent prisoners are calmed down by this dollhouse surrounding ? "

Angélique Stehli \*

\* <https://angeliquestehli.allyou.net/7816183/pink-cells>



© Angélique Stehli, Pink Cells, 2013-en cours. Courtesy ECAL – Ecole cantonale d'art de Lausanne



© Antony Cairns, de la série The Tale of Adam Earl Gordons, 2011-en cours . Courtesy de l'artiste et Archive of Modern Conflict

Le travail d'Antony Cairns (1980, GB) est basé sur l'histoire vraie d'un dénommé Gordon Earl Adams mystérieusement disparu alors qu'il construisait dans sa cave une machine à remonter le temps au début du 20<sup>e</sup> siècle, et laissant derrière lui une vingtaine d'albums de textes, diagrammes et photographies. Sur la base de ces documents conservés à l'Archive of Modern Conflict, l'artiste construit une fiction en faisant réapparaître l'inventeur dans un Londres dystopique. Présentée dans un sous-sol bétonné qui évoque le lieu de disparition du fantasque chercheur, l'exposition propose une réflexion personnelle sur l'obsolescence de l'analogique tout en questionnant le devenir des hommes dans une société du tout numérique.

"I have never felt ready to move on from chemical-based photography. I still have lots of methods and techniques that I have yet to try out in the darkroom before I take the step into digital experimentation. [...] I often try and think of the descriptive language they use in their sci-fi novels when I am taking photographs on the streets. [...]"

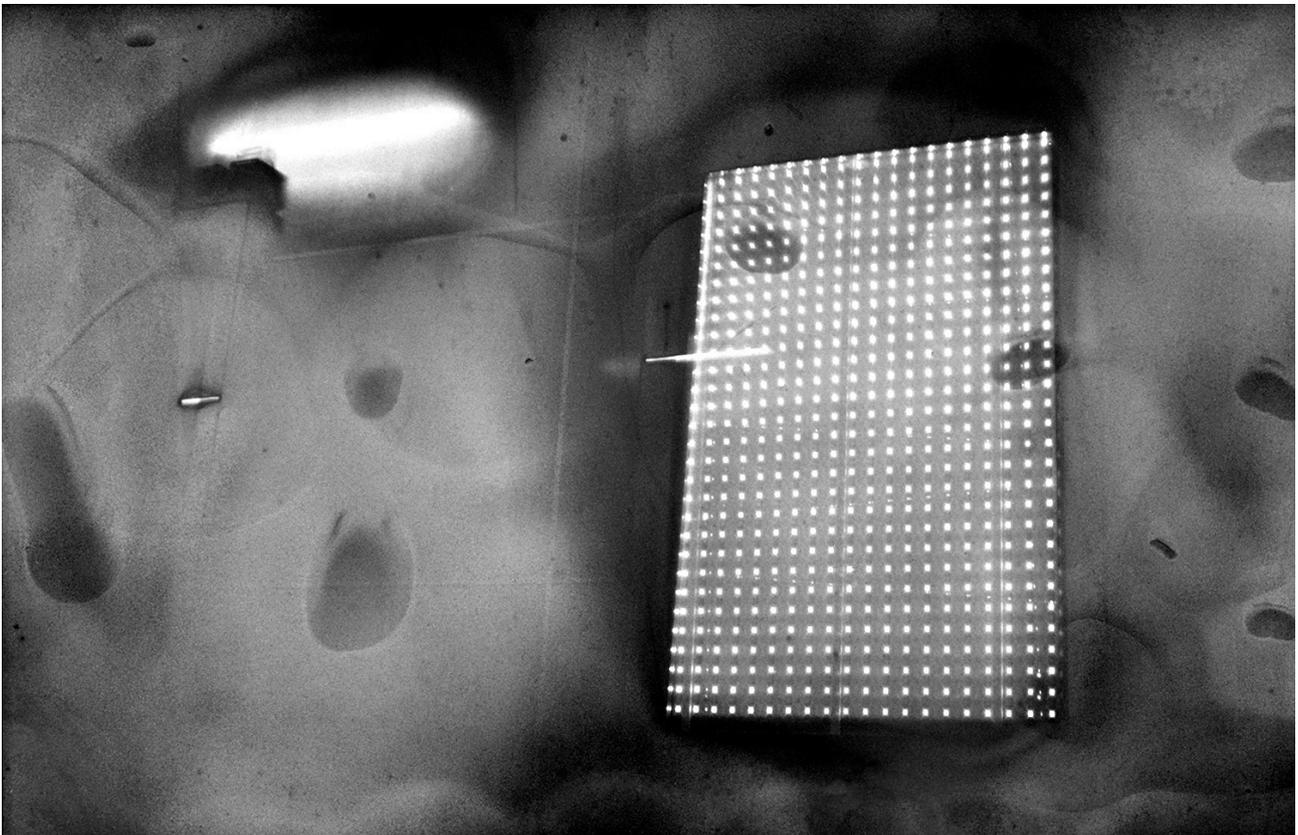
London is a modern metropolis that wants grow and grow, which means that it is always changing [... and] this change needs to be documented. [...] London is *my* city, so all the images I make speak to my own personal connection with this megalopolis. "

Antony Cairns \*

\* <https://www.lensculture.com/articles/antony-cairns-analog-visions-of-our-future-cities>



© Antony Cairns, de la série The Tale of Adam Earl Gordons, 2011-en cours . Courtesy de l'artiste et Archive of Modern Conflict



© Antony Cairns, de la série The Tale of Adam Earl Gordons, 2011-en cours . Courtesy de l'artiste et Archive of Modern Conflict



© Clare Strand, Snake #4, de la série Snake, 2016. Courtesy Clare Strand and Parrotta Contemporary, Stuttgart

Pour le projet *Snake*, Clare Strand (1973, GB) se réapproprie des images trouvées de femmes s'amusant avec des serpents. Sept de ces clichés sont recadrés et agrandis, de sorte à former de grandes compositions abstraites sur lesquelles l'artiste superpose de courts poèmes. Chaque image joue de l'antagonisme entre la photographie qui privilégie une lecture immédiate de l'information et la poésie exigeant un travail d'interprétation du lecteur. Symbole ambivalent, représentant à la fois le bien et le mal, la sagesse et la ruse, la guérison et la mort, le serpent est envisagé par la plasticienne comme une métaphore de toutes ces forces opposées. Les photographies de cette série sont tirées du livre *Girl Plays with Snake*, publié par Mack, Londres, en 2016.

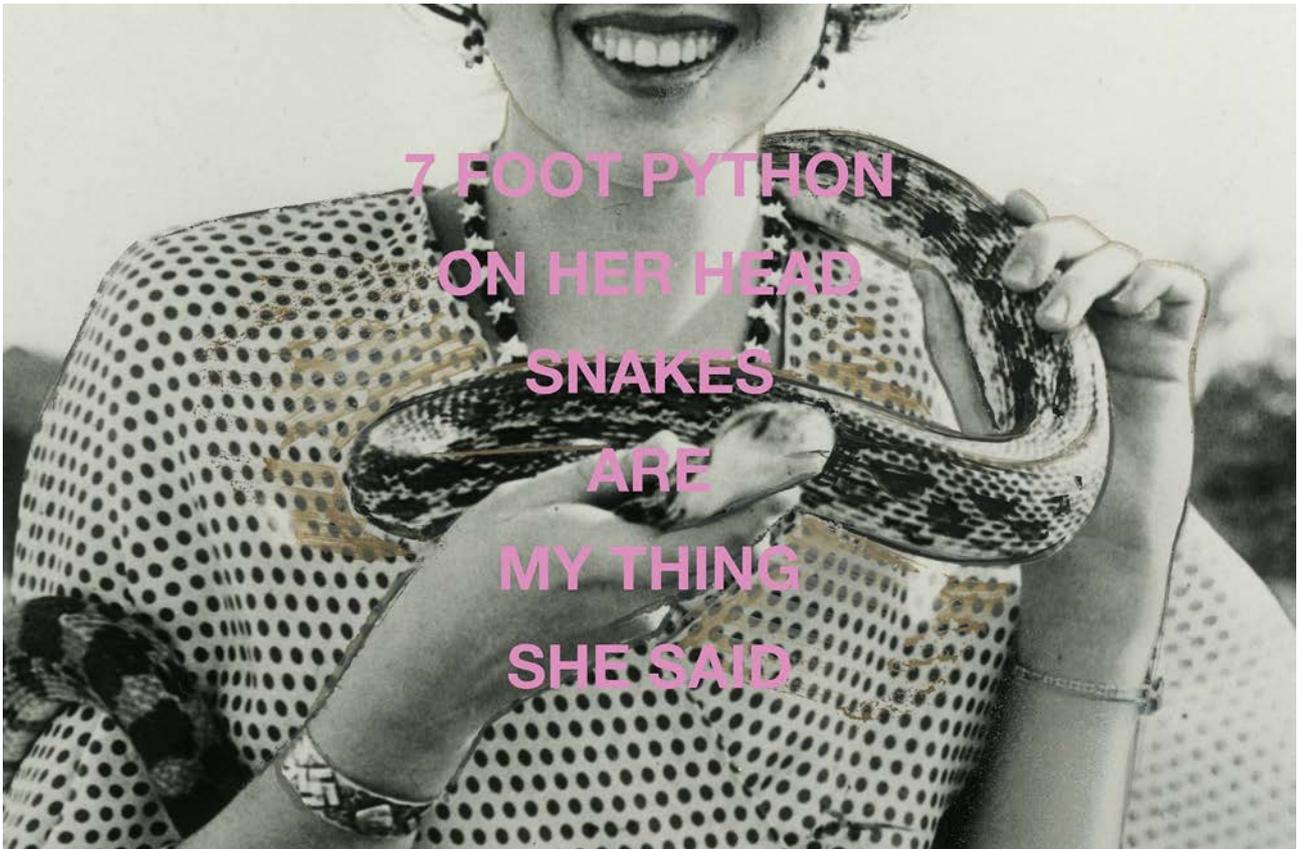
" I've always been scared of snakes but have collected images of them nonetheless. This seems, even to me, to be a rather perverse act. I'm interested in the power of dialectics and, in this case, the push and pull of repulsion versus attraction. Throughout my career I have looked at a number of photographic genres, but never wildlife photography. This could be considered my take on it. Of course the historical context of women portrayed, in images or literature, with snakes is part of this investigation and is implicit in the images without too much effort to highlight them. [...]

Women and snakes have always been the central to my thinking — the sheer clash, set alongside the historical comparisons and fictional collusions between women and snakes. As a reader you can find them creepy or alluring, comforting or threatening, empowering or part of a difficult history. [...]

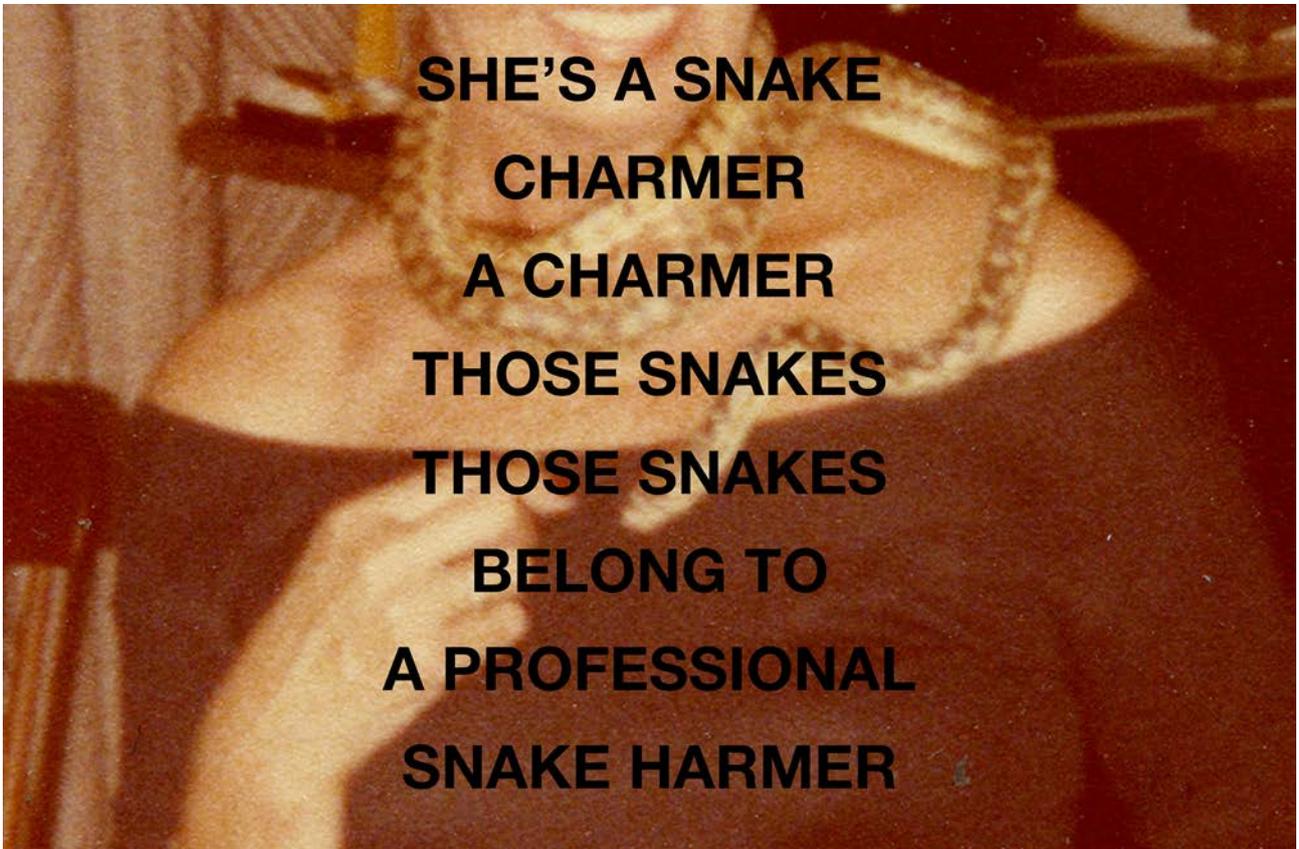
The texts were all part-generated using automatic poetry sites. I wanted the texts to be produced using a similar method to the way the photos were collected — a kind of distant collaboration (as you have mentioned). I knew I didn't want to tie the book down to any one meaning or to act as an aficionado on snakes. I entered in the title *Girl Plays with Snake* (drawn from the title on the back of one photo) into an automatic generating site and waited to see what came back to me. The final poems are the result of to-ing and fro-ing between myself and the generators. Automatic writing has always interested me, from the work of Gertrude Stein to Breton and the Surrealist movement, and more recently the use of spam bots. "

Clare Strand \*

\* [https://i-d.vice.com/en\\_uk/article/ywvmx5/the-strange-beauty-and-horror-of-girls-playing-with-snakes](https://i-d.vice.com/en_uk/article/ywvmx5/the-strange-beauty-and-horror-of-girls-playing-with-snakes)



© Clare Strand, Snake #2, de la série Snake, 2016. Courtesy Clare Strand and Parrotta Contemporary, Stuttgart



© Clare Strand, Snake #1, de la série Snake, 2016. Courtesy Clare Strand and Parrotta Contemporary, Stuttgart



Brutti ma buoni, Spur Fire (je ne fais pas la cuisine) © Emilien Itim et Ludmila Claude. Courtesy CEPV 2018

## **Brutti ma buoni**

Département Photographie, CPEV, Vevey, 08.09. – 30.09.2018  
[www.cepv.ch](http://www.cepv.ch)

Avec : Gabrielle Besenval, Pascal Blum, Ludmila Claude, Nina Cuhat, Maciej Czepiel, Marine Dias Daniel, Bianca De Luca, Maxime Genoud, Meryl Henchoz, Emilien Itim, Mona Joseph, Aude Juillerat, Aria Konishi, Eden Levi Am, Frédéric Liverdon, Raphaël Lods, Daniela Marchetta, Lorenzo Merlanti, Nancy-Lara Millan, Léonard Rossi, Jessie Schaer, Clovis Paul Toraman, Nora Teylouni, Nikita Thévoz et Ilona Tschümperlin

La Formation supérieure en photographie présente dans le cadre d'Images une exposition collective explorant les liens entre photographie et cuisine. Cette proposition réunit les travaux de 25 étudiants qui réinterprètent visuellement une trentaine de recettes élaborées par les enseignants et intervenants de l'école. Œuf au plat au paprika, salade niçoise de Roland Barthes, rôti de camionneur cuit dans un sac plastique, les étudiants ont expérimenté les potentiels narratifs et photographiques de ces recettes en cuisinant ensemble, en réalisant des compositions en studio ou en imaginant des modes de cuisson en plein air. L'exposition se prolonge dans un livre conçu par Pauline Piguet où se mêlent les photographies, les recettes et une dizaine de nouvelles de Salomé Kiner.

Avec les recettes de : Laia Abril, Frédéric Bachmann, Valérie Belin, Caroline Bernard, Mathieu Bernard-Reymond, André Cepeda, Paul Cottin, Donigan Cumming, Nicolas Delaroche, Gilbert Fastenaekens, Andreas Fontana, Anne Golaz, Roberto Greco, Yann Gross, Patrick Hari, Guillaume Herbaut, Cécile Hesse & Gaël Romier, Eva Leitolf, Laura Letinsky, Eric Nehr, Virginie Otth, Danaé Panchaud, Christian Patterson, Dylan Perrenoud, Regine Petersen, Ariane Pollet, Reiner Riedler, Nicolas Savary, Rudolf Steiner, Hellen van Meene, Léonore Veya et Najat Zein.



Brutti ma buoni, Salade niçoise © Maciej Czepiel et Léonard Rossi. Courtesy CEPV 2018

Un projet réalisé dans le cadre des ateliers photographiques proposés par : Nicolas Delaroche, Roberto Greco, Patrick Hari, Cécile Hesse & Gaël Romier, Laura Letinsky et Dylan Perrenoud sur une idée de Léonore Veya, doyenne du département photographie du CEPV et Nicolas Savary, maître principal de formation supérieure.

Une publication accompagne l'exposition *Brutti ma buoni*.

Direction artistique : Myriam Ziehli



Brutti ma buoni, Œuf au plat au paprika © Emilien Itim et Ludmila Claude. Courtesy CEPV 2018



Brutti ma buoni, Piores Belle-Hélène © Mona Joseph. Courtesy CEPV 2018



© David Wagnières, de la série Les secrets d'Ayou, Bénin, 2016. Courtesy Verzasca Foto Festival

## **Il bosco interiore**

5<sup>e</sup> Verzasca Foto Festival, Sonogno, 28.07. – 28.10.2018

[www.verzascafoto.com](http://www.verzascafoto.com)

Avec : Andrea Eichenberger (BR/CH), Brigitte Lustenberger (CH), Cecilia Vidal (UY), Claire Laude (DE/FR), David Wagnières (CH), Derek Man (GB), Eva Lauterlein (CH), Emilio Nasser (AR), Farzin Foroutan (IR), Ilana Bar (BR), Jagoda Wisniewska (PL/CH), Javier Medina Verdolini (PY), Kasia Jackowska (PL/CH), Massimiliano Rossetto (CH), Nathalie Bissig (CH), Roshan Adhihetty (CH), Soos Chronicles (IT), Teo Becher (FR), Tomas Wüthrich (CH), Zuzana Pustaiová (SK).

La cinquième édition du Verzasca Foto Festival a pour fil rouge *Il bosco interiore* (la forêt intérieure). Les projets photographiques exposés en plein air sont réunis dans cette métaphore qui résume l'un des principaux concepts pour lesquels cet événement a été créé. Les organisateurs invitent les visiteurs à marcher, à se promener dans les bois et à se plonger dans un univers primordial et " libre ". Les projets sélectionnés montrent comment la forêt constitue un lieu d'exploration à plusieurs dimensions : physique, métaphysique et expérimentale – dimensions objectives comme subjectives qui nous renvoient à notre environnement, mais également à l'intériorité, menant chacun à l'introspection et à la réflexion esthétique. Les " explorateurs de la forêt " sont vingt photographes suisses et internationaux qui, avec une grande diversité de sensibilités et de styles, nous proposent un aperçu de la recherche photographique actuelle : du réalisme fantastique au nouveau documentaire, de la narration lyrique ou ironique au conceptualisme abstrait. Les images de la nature – extérieure et intérieure – sont la cristallisation de sensibilités et de langages différents apparus dans divers contextes, donnant un souffle cosmopolite au festival.

Cette année, les photographes invitées à participer à la résidence artistique sont Camila Rodrigo Graña (1983, Pérou) et Mai Al Shazly (1985, Egypte).



© Camila Rodrigo Graña, Sutilezas Tajantes, Valle Verzasca, 2018. Courtesy Verzasca Foto Festival



© Douglas Mandry, Sample Blue #11, 2018. Courtesy Bildhalle, Zurich

## **Unseen**

Westergasfabriek, Amsterdam, 21.09. – 23.09.2018

[www.unseenamsterdam.com](http://www.unseenamsterdam.com)

Unseen est une jeune foire de photographie contemporaine axée sur la création récente et les galeries qui favorisent l'émergence des photographes en début de carrière artistique. Créée en 2012 avec la complicité du FOAM – Fotografiemuseum Amsterdam, Unseen présente plus de cinquante galeries internationales, soit environ 300 artistes. Soixante talents européens émergents sont exposés en extérieur dans la plateforme *Futures*. Le but de la foire est d'inciter les galeries et les photographes à exposer des travaux récents, voire inédits. Quatre galeries suisses sont présentes cette année : Bildhalle, Christophe Guye et Stephan Witchi, de Zurich, ainsi que l'espace JB à Genève. Depuis cinq ans, la foire publie le *Unseen Magazine* qui propose, dans un graphisme dynamique, des articles intéressants – notamment sur le livre de photographie et sur l'actualité du marché de la photographie – et une présentation d'une palette d'artistes exposés en 2018.



© Lina Scheynius, Me, 2018, de la série Flower, c-print, 10x15 cm, édition de 6 + 2 AP. Courtesy Christophe Guye, Zurich



© Marine Lanier, La Riviere, Ardèche, France, de la série Le Soleil des Loups, 2018. Courtesy Espace JB, Genève



© Mathieu Bernard-Reymond, de la série *La flèche du temps*, 2018. Courtesy Heinzer Reszler

## NOUVELLES EXPOSITIONS

### **Mathieu Bernard-Reymond. *La flèche du temps***

Galerie Heinzer Reszler, Lausanne, 07.09. – 13.10.2018  
[www.heinzer-reszler.com](http://www.heinzer-reszler.com)

*La flèche du temps* est la troisième exposition personnelle de Mathieu Bernard-Reymond (1976, FR) à la galerie Heinzer Reszler. Il s'agit d'une série inspirée d'éléments vécus par l'artiste ainsi que de ses réflexions sur l'exploration de l'espace, le passage du temps et l'évolution des technologies de capture d'images. Dans l'installation présentée à Lausanne, les prises de vue d'aspect documentaire se mêlent à des photographies plus abstraites pour lesquelles l'artiste fait souvent appel à des images appropriées ou à la post-production numérique. Les jeux visuels, en particulier les formes en anneaux concentriques rappelant la spirale du film *Vertigo*, questionnent la lisibilité des images et ouvrent à une approche plus poétique, voire spirituelle, des œuvres. L'ensemble, qui comprend une maquette de livre, suggère plusieurs pistes d'interprétation au visiteur qui est invité à développer sa propre lecture des différents récits qui s'entrelacent dans ce projet.



© Mathieu Bernard-Reymond, de la série *La flèche du temps*, 2018. Courtesy Heinzer Reszler

" *La flèche du temps* \* est un conte abstrait au croisement de trois histoires : la chute d'un pin centenaire, une découverte archéologique sans importance et la fin lointaine d'une mission spatiale."

" Ce projet est le croisement de trois anecdotes vécues : la chute d'un pin centenaire, la découverte d'une pièce archéologique sous cet arbre, et simultanément, le récit de la fin d'une mission d'exploration spatiale. Les trois histoires correspondent à trois temporalités, trois perspectives différentes sur notre place dans l'univers et le temps. C'est un voyage poétique et métaphysique qui s'appuie sur les rapprochements visuels qui entremêlent ces histoires (anneaux de Saturne et cernes du bois, pièce de monnaie et surface d'une planète, etc...). C'est aussi une recherche visuelle sur la collision sourde et douce d'images de nature différente. Les images utilisées dans ce travail proviennent d'appareil et de sources différentes, avec leurs qualités propres (la sonde de la NASA, les téléphones portables, mon appareil photo). Le but de ces croisement est d'élever le récit au-delà de ses propres attaches dans le domaine du mystère, de ce qui, peut-être nous oblige à vivre une vie bonne, à vouloir comprendre le monde alors même que l'on est prisonniers de « la flèche du temps », inexorable flux déterminé des choses. "

Mathieu Bernard-Reymond

\* La flèche du temps est l'expression introduite en 1928 par Arthur Eddington pour décrire le phénomène selon lequel le temps semble s'écouler toujours dans la même direction. Cette expression recouvre un ensemble de théories qui explique pourquoi le temps s'écoule de manière unidirectionnelle



© Mathieu Bernard-Reymond, de la série La flèche du temps, 2018. Courtesy Heinzer Reszler



© Mathieu Bernard-Reymond, de la série La flèche du temps, 2018. Courtesy Heinzer Reszler



© Mathieu Bernard-Reymond, de la série La flèche du temps, 2018. Courtesy Heinzer Reszler

" Chaque année, je disais à mon frère:

"Dis Donc, il penche de plus en plus cet arbre".

Et puis un jour, mon père nous l'a annoncé par sms. Il a écrit :

"Le pin d'Espagne devant la maison vient de tomber sous l'effet du vent."

Et il a ajouté

"Aucun dégât matériel ou humain. "

Dans sa chute, en soulevant ses racines, l'arbre a ouvert un trou de plusieurs mètres dans le sol. On s'est tous retrouvés autour, mes parents, mon frère, nos enfants. On grattait la terre, on regardait ce trou. On savait que l'arbre allait tomber, mais impossible de prévoir quand, ni comment. Là c'était fait. Ses anneaux de croissance ont révélé qu'il devait avoir presque 200 ans.

Je vous raconte ça parce que, en grattant sous la souche, entre les racines, mon frère a trouvé une pièce en métal. Ça ressemblait à rien. Mais quand il l'a montrée à sa femme, elle a dit que c'était une monnaie romaine. Elle est archéologue.

La pièce à la racine de l'arbre a mis 16 ou 17 siècles pour arriver jusqu'à nous.

En se désintégrant patiemment dans le sol, l'image qu'elle portait a disparu. et même au microscope, aujourd'hui, on ne peut plus rien connaître de celui qui possédait cette monnaie, et qui l'a laissée tomber de sa poche.



© Mathieu Bernard-Reymond, de la série La flèche du temps, 2018. Courtesy Heinzer Reszler

Presque au même moment où l'arbre s'abattait au sol, la sonde spatiale Cassini a terminé sa mission en plongeant vers Saturne, le 15 septembre 2017. C'était une chute programmée, celle-là. La sonde a été conçue il y a 30 ans, et la technologie qu'elle embarquait était la plus sophistiquée de son époque. Mais aujourd'hui, maintenant qu'elle a atteint Saturne et que ses images nous parviennent, on peut faire de meilleures photos avec un simple téléphone portable.

Aujourd'hui des chardons ont poussé sur la terre rapportée pour boucher le trou.

Un champ de chardons avec des graines entourées de duvet.

Je pense à tous les gens vus et revus auprès de cet arbre. Je pense à ma famille, à nous tous embarqués sur le dos de la flèche du temps. Je pense qu'on sera du bois un jour, et des morceaux stellaires, et des pixels. Je pense à eux tous maintenant que je dis ces mots, et je me demande à quoi je sers moi ici.

Je n'ai jamais su me souvenir du nom des gens, ou de l'ordre des choses parce que ma mémoire est perpétuellement défaillante. Comme si tout s'y déroulait en même temps, depuis toujours.

Je pense à tout ça en même temps, et je me dis qu'on est perdus dans le temps et qu'on ne comprend rien. La durée qu'il faut, pour qu'un projet prenne forme, pour qu'un accident advienne ou pour que les gens finissent par se comprendre, cette durée est mystérieuse ; ce temps n'est pas humain.

Et nous, pour lui échapper, pour y mettre de l'ordre, on fait ce qu'on peut pour se dépasser, pour faire des choses bien, des choses plus grandes et plus belles que nous."

Mathieu Bernard-Reymond et Rinny Gremaud



© Virginie Rebetez, Manuscrit du procès mené contre Claude Bergier, de la série *Malleus Maleficarum*, 2018. Courtesy BCU Fribourg

### **Virginie Rebetez. *Malleus Maleficarum***

Bibliothèque cantonale et universitaire, Fribourg, 14.09. – 03.11.2018  
[www2.fr.ch/bcuf](http://www2.fr.ch/bcuf)

L'Enquête photographique fribourgeoise 2018 a été confiée à Virginie Rebetez (1979, CH). La photographe lausannoise s'est intéressée aux médiums et guérisseurs, très répandus dans cette région catholique de la Suisse et bien enracinés dans la culture fribourgeoise. Elle a fait connaissance avec leur personnalité et leurs pratiques en les plaçant dans un contexte historique plus large de chasse aux sorcières.

*Malleus Maleficarum* (" Le Marteau des sorcières ") est le traité écrit à la fin du 15<sup>ème</sup> siècle par Henri Institoris et Jacob Sprenger, de zélés inquisiteurs dominicains particulièrement misogynes. L'ouvrage, utilisé jusqu'au 17<sup>ème</sup> siècle dans le cadre de la chasse aux sorcières en Europe, fut réédité plus de trente fois.

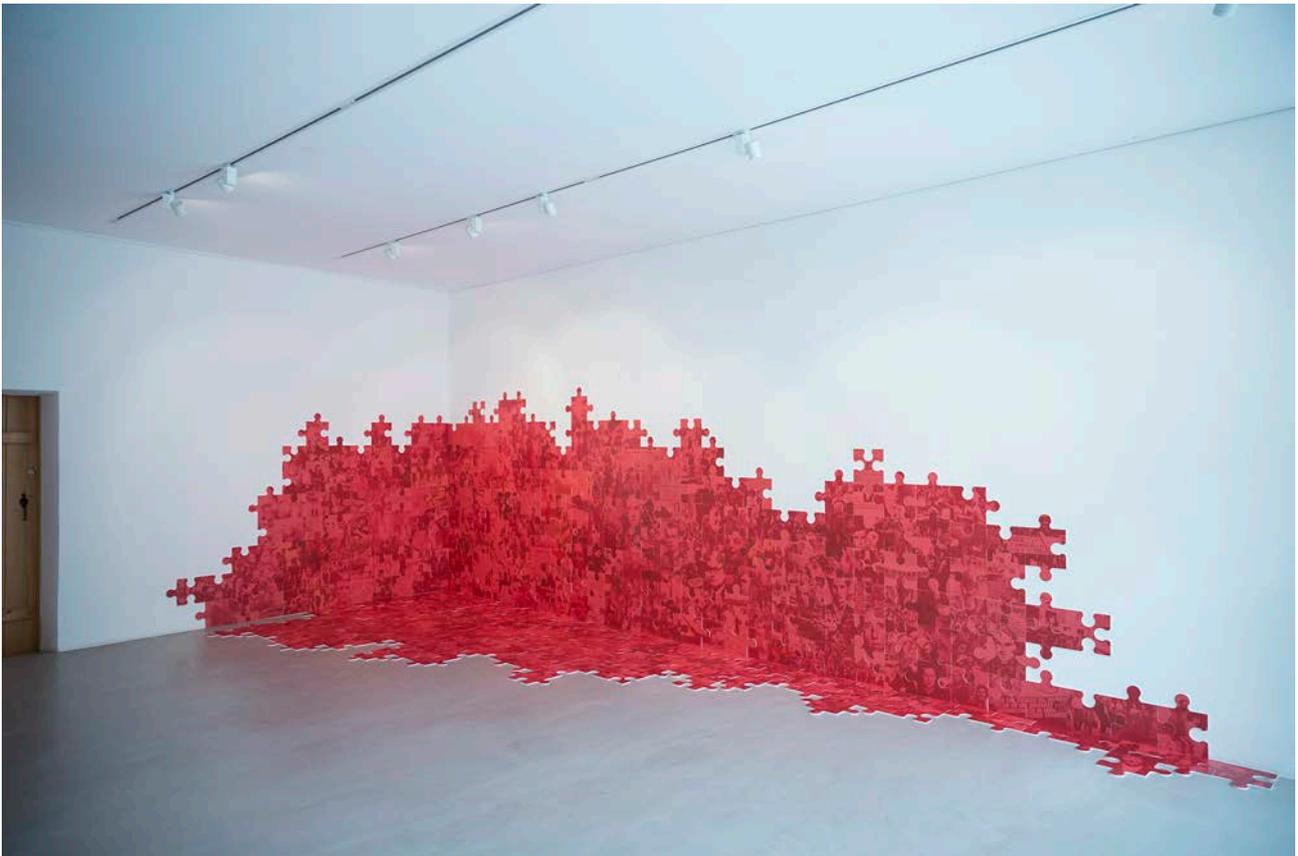
"*Malleus Maleficarum* est probablement la tentative la plus ambitieuse et audacieuse de l'artiste d'explorer l'espace entre le visible et l'invisible, d'imaginer et de repenser l'histoire sous un nouvel angle. Le passé fait irruption à travers le personnage de Claude Bergier, accusé de sorcellerie et amené au bûcher le 5 août 1628 à Fribourg. Rebetez fait revenir Bergier en interrogeant les médiums sur lui, construisant ainsi des ponts entre les gens et les lieux séparés dans le temps et l'espace. *Malleus Maleficarum* est un livre personnel et intime, une réflexion sur la vie et une acceptation de l'inconnu; le langage photographique est poussé dans ses derniers retranchements dans le but de représenter la réalité et ce qui la dépasse."

Olga Yatskevich

Le Service de la culture du canton de Fribourg a créé l'Enquête photographique fribourgeoise en 1996. Sur concours, il confie à un photographe la réalisation d'une enquête sur un sujet documenté. L'Enquête fait ensuite l'objet d'une exposition et, en général, d'une publication. Elle est conservée à la Bibliothèque cantonale universitaire. L'Enquête, conduite tous les deux ans, vise à encourager la création artistique et à constituer un patrimoine photographique contemporain consacré au canton.



© Virginie Rebetez, Rasia Baumgartner, Plasselb (Fribourg), de la série Malleus Maleficarum, 2018. Courtesy BCU Fribourg



Lavinia Raccanello, Women friendly, exposition Anarchistes, Espace de Andrés-Missirlilian, Romainmôtier, 2018 © Pierre-Yves Massot

### **Lavinia Raccanello. Anarchistes**

Espace de Andrés-Missirlilian, Romainmôtier, 01.09. – 16.12.2018

[www.espacedam.ch](http://www.espacedam.ch)

Les fantômes de l'Espagne – Alberto de Andrés

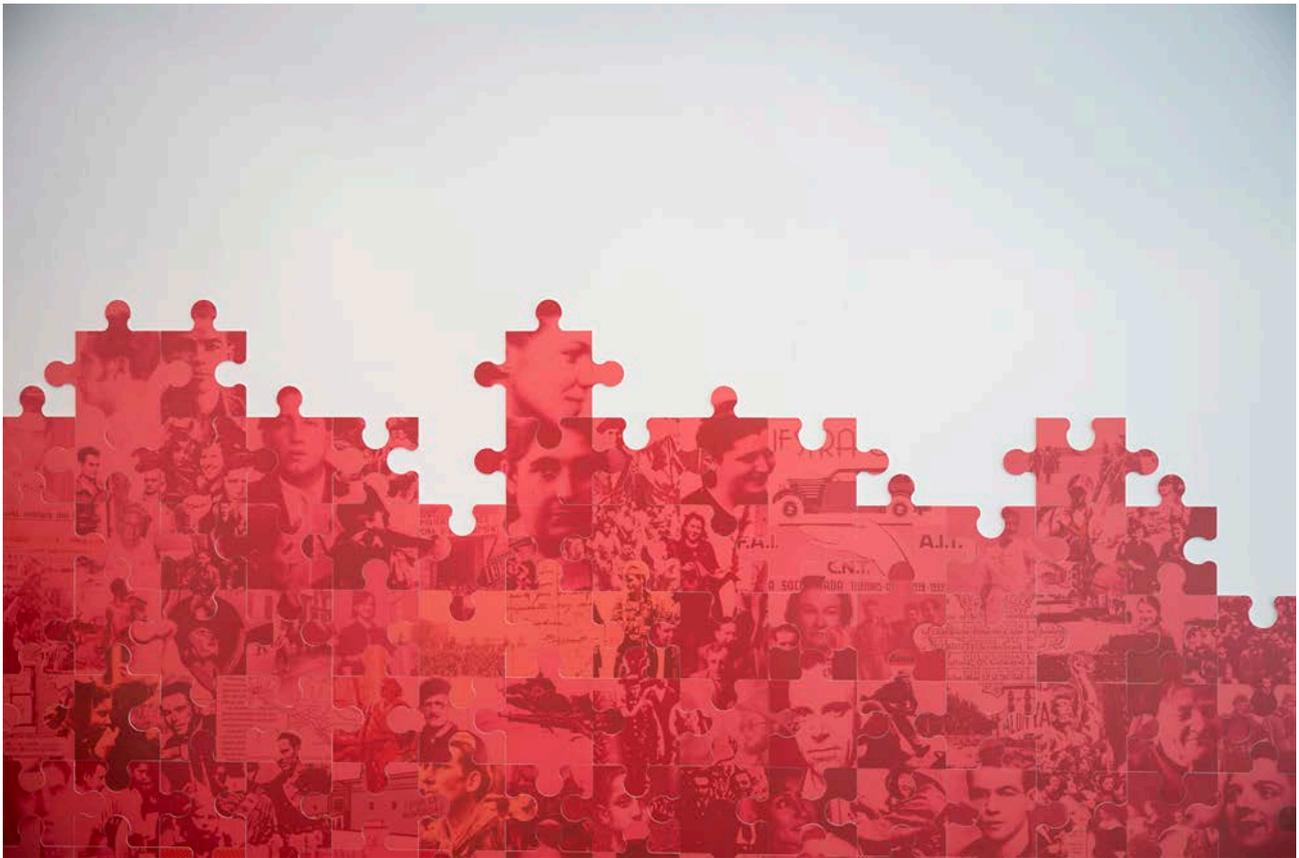
Quand ma mère, à 70 ans passés, me dit un jour qu'elle a une sœur dont elle ne sait rien sauf qu'elle est née en 1956 à la Maternité O'Donnell à Madrid, quelque chose se déchire en moi. C'est comme cela que j'ai appris, il y a peu, l'existence d'une ombre, d'un fantôme dans la famille. Cette ombre qui m'inscrit douloureusement dans l'histoire d'un pays.

En Espagne, on estime à trois cent mille le nombre de nouveau-nés disparus pendant la dictature de Franco (1939-1977) (et même bien après, déjà en temps de démocratie). Enlevés à leurs parents par les instances du pouvoir – politique, militaire, religieux, judiciaire, médical – impliquées dans un trafic d'adoptions.

Ces crimes contre l'humanité, comme tant d'autres qui furent commis par le Régime, bénéficièrent d'une loi d'amnistie générale au moment de la transition politique vers la démocratie (1977), après la mort de Franco (1975) – autant dire d'une loi d'impunité. C'est ce qui explique que le sinistre mausolée du dictateur – le «Valle de los Caídos» – soit encore aujourd'hui un monument national, financé avec des fonds publics. Le contrat démocratique fut donc corrompu dès l'origine: démocratie contre impunité et préservation des privilèges de l'appareil politico-oligarchique, sans devoir de mémoire, sans justice, ni réparation. Les mêmes élites se perpétuèrent au pouvoir (jusqu'à aujourd'hui), endossant le costume de la démocratie et continuant à cacher leurs fortunes dans les paradis fiscaux, en Suisse notamment.

Il reste toujours en Espagne près de cent quinze mille civils disparus (séquestrés, assassinés et jetés dans des fosses communes, comme le poète Federico García Lorca), victimes du coup d'Etat militaire contre la II<sup>e</sup> République en 1936, de la Guerre civile qui s'ensuivit (1936-1939) et de la répression exercée par 40 ans de dictature. La République succomba aux forces national-catholiques soutenues massivement par Hitler et Mussolini. Elle fut abandonnée à son sort par les démocraties européennes, la France et l'Angleterre entre autres, qui s'en tinrent à un pacte de non-intervention. La Guerre civile espagnole fut en vérité la première grande bataille – perdue – de la Deuxième Guerre mondiale.

L'Espagne d'aujourd'hui, derrière le masque avenant de la monarchie constitutionnelle, reste conformée en un Etat réactionnaire, corrompu, toujours enfermé dans l'héritage du franquisme. Sans devoir de mémoire, sans justice et sans réparation effectives assumées par un nouvel Etat, il n'y aura pas de démocratie consolidée. Et pour qui sait voir, les fantômes de l'Espagne hantent l'Europe d'aujourd'hui.



Lavinia Raccanello, Women friendly, exposition Anarchistes, Espace de Andrés-Missirlian, Romainmôtier, 2018 © Pierre-Yves Massot

Dans sa modeste mesure, mais avec détermination, l'exposition de Lavinia Raccanello prend position à cet égard. La jeune artiste italienne, sensible aux valeurs de l'anarchisme libertaire et à l'histoire de la résistance civile contre le fascisme, a conçu un puzzle géant à partir de documents d'archives sur les années de la République espagnole (1931-1936), sur la Guerre civile et sur le franquisme (1939-1977) qu'elle a trouvés au CIRA (Centre International de Recherches sur l'Anarchisme) à Lausanne ainsi qu'au CSL (Centro Studi Libertari – Archivio Giuseppe Pinelli) à Milan. Les documents collectés pendant la phase de recherches ont conduit l'artiste à contacter des militants et écrivains anarchistes d'aujourd'hui qui lui ont non seulement permis de faire des rencontres intéressantes, mais aussi de découvrir d'autres documents et d'autres histoires personnelles d'anarchistes de l'époque.

Le puzzle, constitué d'environ 400 grandes pièces portant des images en noir voilées de rouge (couleurs de l'anarchisme), tisse des liens de solidarité, contribue à rétablir une mémoire, rend hommage aux résistant/e/s et appelle à rendre justice au vécu de femmes et d'hommes anarchistes qui ont combattu unis pour un monde plus juste, plus libre et plus égalitaire. Des militant/e/s de tous pays – notamment près de 800 volontaires suisses – s'engagèrent en Espagne dans les brigades internationales antifascistes. Ces Suisses furent condamné/e/s à leur retour au pays. A propos des perdants et des victimes, Lavinia Raccanello évoque une réflexion amère d'Albert Camus : « C'est en Espagne que ma génération a appris que l'on peut avoir raison et être vaincu, que la force peut détruire l'âme et que, parfois, le courage n'obtient pas de récompense. »

Le projet porte une attention spéciale aux histoires des femmes anarchistes qui, à l'époque, combattaient en même temps sur plusieurs fronts: contre le fascisme, contre l'exploitation capitaliste et contre l'oppression patriarcale. La présence des femmes (parfois leur absence) et leurs histoires sont traversées par un effort constant de conjuguer militantisme et engagement avec la vie privée et familiale, parfois au détriment de cette dernière.

Le puzzle de Lavinia Raccanello se présente aux murs et au sol, inachevé, incomplet, comme en cours de réalisation, tel un réseau mémoriel en construction, en devenir. Il permet d'imaginer des positions alternatives de ses pièces, comme si la mosaïque de l'histoire était à ré-envisager, à réactualiser ou à reformuler. Photographies, pièces d'identité, affiches, banderoles, lettres, livres, etc. issus de la résistance républicaine, antifasciste et libertaire, constituent autant de témoignages imbriqués dans un puzzle qui évoque, par métaphore, les principes de l'anarchisme solidaire, fraternel, révolutionnaire et humaniste des gens du commun.



Lavinia Raccanello, Women friendly, exposition Anarchistes, Espace de Andrés-Missirlian, Romainmôtier, 2018 © Pierre-Yves Massot. Courtesy Espace de Andrés-Missirlian

L'installation ne peut faire abstraction des livres et des sources écrites des années évoquées, mais en même temps, elle vit dans une sorte d'équilibre précaire entre historiographie et mémoire personnelle. C'est précisément sur la mémoire personnelle en tant que source orale que l'artiste s'est concentrée lors de la conclusion de sa recherche, grâce à l'une de ces rencontres fortuites dont il a été question: Eulàlia Vega, une écrivaine anarchiste espagnole qui a personnellement interviewé certaines femmes anarchistes ayant vécu cette période historique.

Un poster créé également par Lavinia Raccanello montre un empilement des livres particulièrement significatifs utilisés pour le projet, conservés au CIRA et au CSL. Ce multiple contribue à étendre à qui souhaite l'emporter la chaîne de la solidarité et de la mémoire. "

Alberto de Andrés



Lavinia Raccanello, Women friendly, exposition Anarchistes, Espace de Andrés-Missirlan, Romainmôtier, 2018 © Pierre-Yves Massot. Courtesy Espace de Andrés-Missirlan



© Yann Haerberlin, Agril, de la série There is no alternative (?), 2017-2018. Courtesy de l'artiste

### **Yann Haerberlin. There is no alternative (?)**

Halle Nord, Genève, 05.09. – 29.09.2018

[www.act-art.ch](http://www.act-art.ch)

Yann Haerberlin (1982, CH) est le lauréat 2017 de la bourse pour la réalisation d'un projet photographique à caractère documentaire de la Ville de Genève ([www.ville-geneve.ch](http://www.ville-geneve.ch)) dotée de CHF 25'000.-. Pour cette première bourse, le jury a souhaité primer un projet original tant dans son approche contextuelle que formelle. L'artiste, diplômé de l'Ecole de photographie de Vevey (CEPV), propose sa vision de la mondialisation agricole en partant des projets d'Agriculture contractuelle de proximité (ACP) insérés dans une problématique mondiale méconnue du grand public. Son approche ethnographique du sujet lui a permis de s'immerger dans le quotidien des coopératives agricoles et de comprendre cette nouvelle forme d'agriculture en opposition à l'agriculture industrielle des multinationales. Il a pu ainsi mettre en évidence le rôle central que l'agriculture occupe dans nos sociétés contemporaines, ainsi que les enjeux qui en découlent autant à l'échelle de la planète qu'au niveau régional. Dans ses différents travaux, le photographe a régulièrement fait des liens entre le local et le global, entre l'ici et l'ailleurs. Une publication accompagne l'exposition.

" Le paysan est le père nourricier de l'humanité. Il occupe, en cela, une position exceptionnelle dans la condition humaine. Aucun professionnel ne lui est comparable puisque seule la culture agraire nous permet de survivre. "

Michel Serre

L'humilité souveraine – Raphaël Piguet

" Animaux, outils, fruits et légumes, humains courbés sur la terre. L'ordre importe peu. Mieux vaut ce désordre apparent qui provoque le regard, lui propose une énigme. Désordre fécond des divers éléments d'un tableau à la fois profondément local et absolument universel. La juxtaposition des images tisse un réseau de sens auquel répond le sujet même : l'agriculture locale de proximité unit une multitude d'acteurs par des liens aussi ineffables que nécessaires. Le photographe les observe pour mieux les mettre en relation, présentant cette vie commune de manière ludique et malicieuse, pour rendre justice aussi à l'équilibre délicat et au labeur patient que requiert une activité empreinte d'humilité.



© Yann Haeblerlin, Agril, de la série There is no alternative (?), 2017-2018. Courtesy de l'artiste

L'humilité, voilà sans doute un mot aux connotations douteuses. On humilie, on est humilié, l'humilité marque la soumission, la déchéance peut-être. Qu'une racine latine signifiant tout bonnement sol ou terre ait été investie d'un tel sens moral en dit long sur le dédain que nous manifestons aujourd'hui pour cet humus travaillé par des mains attentives, habiles et passionnées. Quoi de plus fondamental, pourtant, quoi de plus digne que ces hommes et ces femmes penchés dessus, accroupis, accrochés au rêve d'une souveraineté alimentaire que l'exiguïté du territoire genevois a depuis longtemps transformé en chimère ? Mais la chimère est féconde elle aussi, comme en témoignent les produits extraordinaires qui en sont issus. Extraordinaires justement parce que tout à fait ordinaires, bien réels et juteux, primaires et non tertiaires. Dans ces pages, ils explosent soudain dans une débauche de couleurs, chapelets de tomates violacées, dorées, écarlates, côte de bette rose bonbon, courges orangées, aubergine pansue qui passe du cuivre au zinzolin. À côté, la palette monotone des rayons formatés des supermarchés fait pâle figure.

En contrepoint, dans l'austérité du noir et blanc, ce sont les hommes et les bêtes qui triment. Les hommes, les bêtes, et leurs outils, eux aussi modestes et d'une surprenante élégance. Serfouette, houe, déchaumeuse, sarcloir, tous saisis comme autant de modèles précieux, d'une coquetterie charmante qui ne dément pas mais complète leur usage prosaïque. L'objet trivial, manuel, depuis longtemps destitué dans nos contrées mécanisées et ici rendu à l'ingéniosité et à la simplicité de son fonctionnement suscite une véritable émotion esthétique. Prenons cette araire perchée sur ces cinq socs qui sont autant d'escarpins d'acier, son châssis fuselé prolongé d'une roue d'un autre âge. Ou, simplement, ce couteau tout à fait banal, lame et manche légèrement maculés, qu'on ne peut s'empêcher de redécouvrir comme une merveille de technologie. Moins sophistiqué qu'un téléphone ou un ordinateur, certes, mais tellement plus vivant, plus immédiat. Soudain, l'objet simple pris dans le système à la fois complexe et évident d'une agriculture raisonnable recouvre son sens, sa dignité, sa beauté première.

L'ordonnée du regard dégage au fil des clichés les contrastes du noir et blanc et de la couleur, du grumeleux de la terre et de l'ondulé d'une bâche, du fouillis visuel d'un amas de pommes de terre lové entre les choux et de l'épure d'une carotte terreuse posée solitaire sur un fond immaculé, toutes fanes dehors. Double ou triple jeu qui semble faire écho à celui que jouent les cultivateurs eux-mêmes, dans la tension d'un travail où chaque fois l'art le dispute à l'artisanat. La mise en scène de ce petit théâtre campagnard s'affirme, discrète mais insistante, quand le cadre s'élargit un peu et laisse voir le fond blanc sur lequel se découpent les protagonistes, de chair, de bois ou de métal.



© Yann Haeblerlin, Thomas, de la série There is no alternative (?), 2017-2018. Courtesy de l'artiste

Pour l'agriculteur comme pour le photographe, il s'agit de constituer patiemment les conditions d'une production, de mettre en place et d'ajuster les pièces d'un puzzle infini pour que surgisse l'image, ou le fruit. Pas d'instant décisif artificiellement isolé, ici, car tous les instants le sont également, ceux qui précèdent comme ceux qui suivent : la relation s'inscrit dans la durée.

La durée humilie, elle ramène à l'humus où l'on retourne quoiqu'on fasse. Mais l'humilité bien comprise, sans romantisme ni nostalgie, ni catastrophiste ni pathétique, peut être sereine et décomplexée et s'imposer comme simple constat dont il s'agit de tirer toutes les conséquences quant à notre rapport à l'alimentation, à l'environnement, à nous-mêmes en tant qu'individus et en tant qu'espèce. Ce livre illustre poétiquement, c'est-à-dire activement, créativement, les efforts entrepris pour aller dans le bon sens, celui d'une humilité littérale et souveraine qui, paradoxalement, ne peut que nous élever en nous incitant à retrouver – pour greffer ici quelques mots de Claude Lévi-Strauss – « cette harmonie sublime qui provient d'accords longuement cherchés entre le site et l'homme ». "

Raphaël Piguet



© Yann Haerberlin, Tomates, série There is no alternative (?), 2017-2018. Courtesy de l'artiste



© Yann Haerberlin, Abeille, de la série There is no alternative (?), 2017-2018



© Yann Haerberlin, Aubergine Aswad, de la série There is no alternative (?), 2017-2018



© Nicolas Giraud et Bertrand Stofleth, de la série La Vallée, 2013-2016. Courtesy CPG

### **Une société déchirée. Des événements de longue durée**

CPG – Centre de la Photographie Genève, 12.09. – 21.10.2018  
[www.centrephotogeneve.ch](http://www.centrephotogeneve.ch)

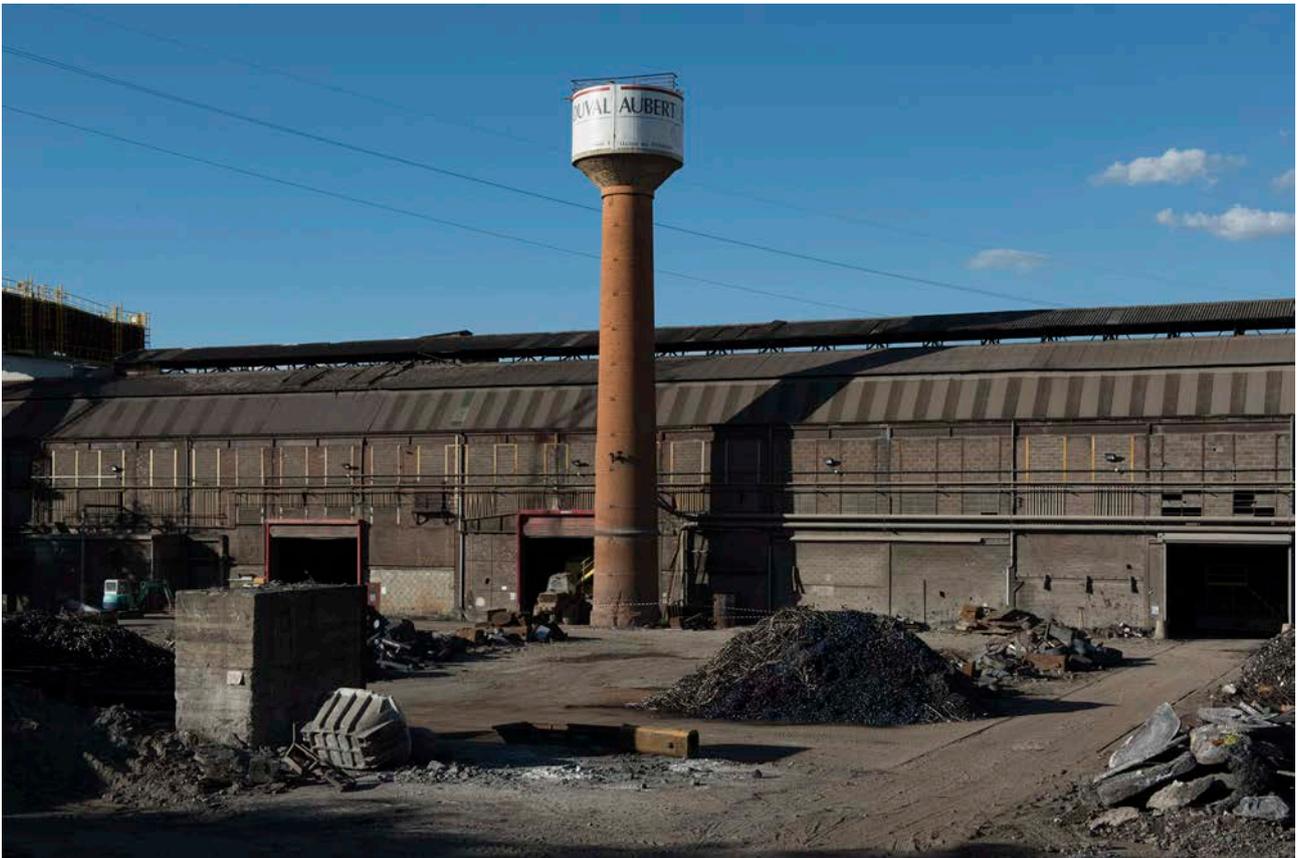
Avec : Paula Bulling et Anne König, Christiane Eisler et Silke Geister, Nicolas Giraud et Bertrand Stofleth, Matthias Hoch, Harald Kirschner, Christian Lange, Jürgen Nefzger, Susanne Kriemann, Christoph Schäfer, Andrzej Steinbach

Comment est-il possible de traduire en images des processus économiques ? Dans les années 1920, Sergueï Tretiakov, un des auteurs les plus influents de l'avant-garde soviétique, écrivait que le monde moderne devenait descriptible non pas du point de vue de chaque être humain, mais à partir des processus économiques. Au lieu de considérer les biographies des hommes, il fallait prendre en compte les biographies des choses. Si l'on traçait les choses sur leur route vers le monde, de leur statut de matière première jusqu'à leur incarnation en marchandise, les relations humaines, les points de contact, les contradictions et les conflits seraient bien plus lisibles.

Dans *Wege einer Ware* (Les chemins d'une marchandise) – l'histoire en images de Paula Bulling et Anne König – il est montré comment un arbre, qui a poussé dans les forêts du sud de la Finlande, est transformé en planches et expédié en Égypte pour devenir un bateau de pêche, puis échoue dans le cimetière de bateaux pour réfugiés de Lampedusa. L'association berlinoise Cucula, qui offre aux réfugiés des possibilités de formation professionnelle, fabrique avec le matériau provenant de ces embarcations des chaises design ; c'est ainsi que le bois de Finlande atterrit finalement au siège officiel de Facebook en Californie.

Dans l'exposition *Zerrissene Gesellschaft. Ereignisse von langer Dauer / Une société déchirée. Des événements de longue durée*, les curateurs, Anne König et Jan Wenzel, modifient l'idée de Sergueï Tretiakov : pour représenter le 21<sup>ème</sup> siècle, il n'est peut-être pas suffisant de suivre les marchandises, mais il faut plutôt retracer les crises et les ruptures dans les processus économiques.

L'exposition débute en 1990, une année charnière de l'histoire récente. La série *Luxus Arbeit* (Luxe Travail) de Christine Eisler et Silke Geister montre des places de travail de femmes en Allemagne de l'Est peu avant la chute du mur et qui, peu après la prise de vue, ont disparu. Le photographe Harald Kirschner a photographié à la même époque une fabrique de grues qui venait d'être fermée, mais où les traces de la production restent partout visibles. Matthias Hoch saisit une situation similaire vingt ans plus tard à



© Nicolas Giraud et Bertrand Stofleth, de la série La Vallée, 2013-2016. Courtesy CPG

Francfort : il montre la tour de la Dresdner Bank complètement vidée juste après son rachat par la Commerzbank. « La Vallée, une archéologie photographique » de Nicolas Giraud et Bertrand Stofleth (dont le CPG a présenté en 2015 la série *Rhodanie*), se consacre aux changements économiques dans l'une des régions industrielles les plus anciennes de France, entre Firminy, Saint-Étienne et Lyon. Ici, les processus économiques se sont inscrits eux-mêmes dans le paysage. De même, les photographies de Susanne Kriemann documentent les conséquences sur le paysage, suite aux exploitations d'uranium dans les monts Métallifères en Allemagne (Erzgebirge) ou encore les projets immobiliers espagnols restés inhabités de Jürgen Nefzger.

L'exposition présentera dans un nouveau contexte quelques travaux montrés en juin 2018 lors du festival de photographie f/stop à Leipzig. Une des intentions des curateurs, Anne König et Jan Wenzel, est de sensibiliser le public à travers la photographie aux événements de longue durée. Ils écrivent dans la publication qui a accompagné le festival : « Les nouvelles donnent une mesure de l'actualité en journées. Mais ceci est un leurre, car les événements ont une vie après avoir été événement. Le 20<sup>ème</sup> siècle a accouché de médias techniques, qui ont accéléré les images et ont permis leur diffusion en tant que news, sorte de contemporanéité comprimée : les magazines, la télévision et lors de la dernière décennie, Internet. Ce dont nous avons le plus besoin en ce début de 21<sup>ème</sup> siècle, c'est de formes, ou autrement dit de récipients, afin de garder les événements qui remontent à vingt ou trente ans, aussi présents que possible pour comprendre qu'ils forment, autant que les news, notre contemporanéité. Notre perception a besoin d'un rayon plus large, les nouvelles du jour ne suffisent plus, car l'histoire, comprenant tous les temps antérieurs, empiète dans chaque journée : c'est le petit principe fondamental de l'anthropocène. Nous devons apprendre pour bien comprendre. »

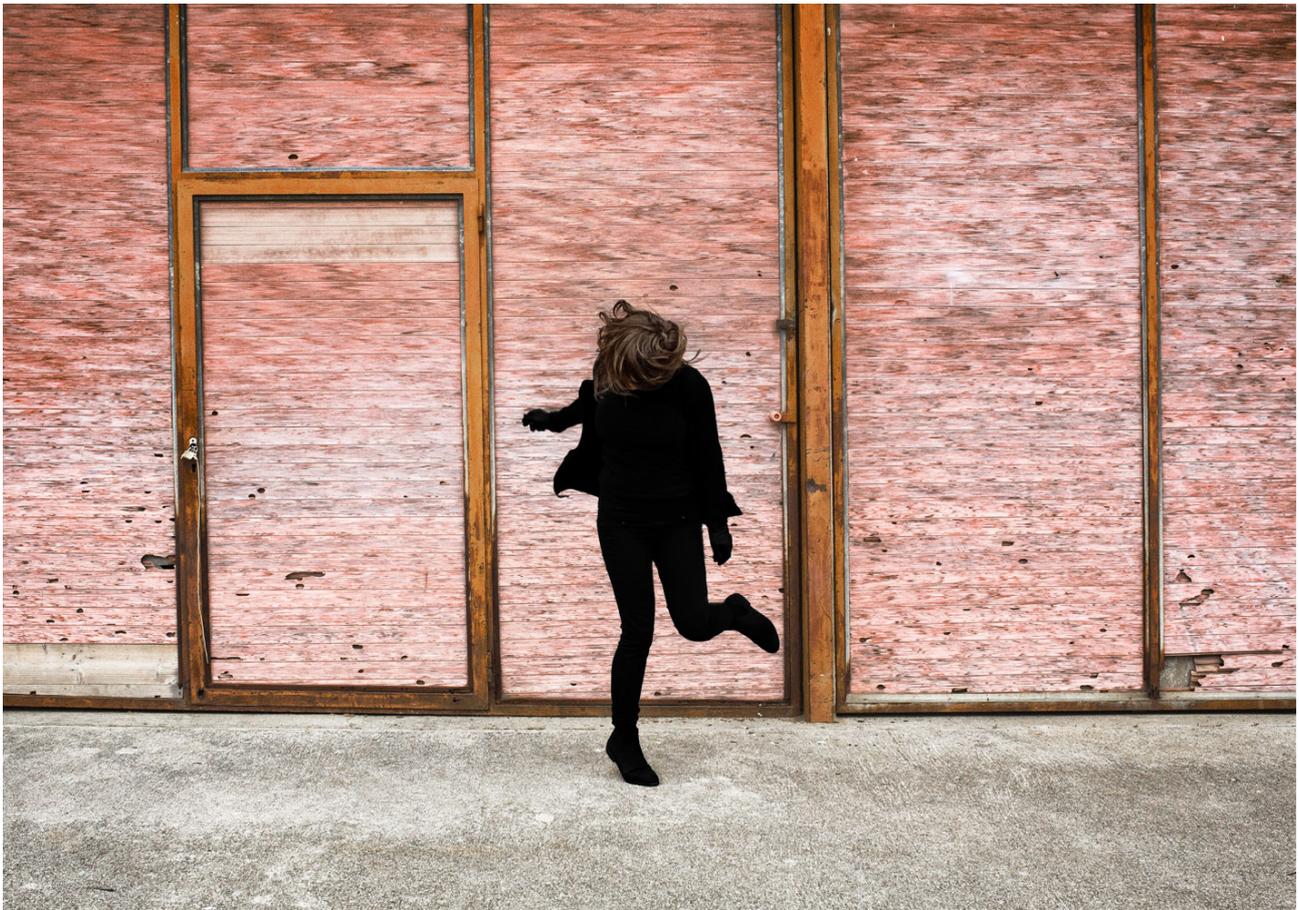
Curateurs : Anne König et Jan Wenzel



© Andrzej Steinbach, Sans titre, de la série Gesellschaft beginnt mit drei, 2017, détail



© Andrzej Steinbach, Sans titre, de la série Gesellschaft beginnt mit drei, 2017, détail



© Sarah Carp, 2018. Courtesy de l'artiste

## **Métamorphose**

Plan-les-Ouates, 30.08. – 18.09.2018  
[www.plan-les-ouates.ch/culture](http://www.plan-les-ouates.ch/culture)

Avec Sarah Carp, Guy Chevalley, Luca Fascini, Jacqueline Girard-Frésard, Jean-Pierre Grandjean, Aurélie Lüscher.

Le visage paysager, architectural et sociétal de Plan-les-Ouates va se transformer au cours des grands chantiers de la Chapelle-Les Sciez et des Cherpines, à l'issue desquels des quartiers neufs vont émerger et devenir des lieux de vie pour de nombreux nouveaux habitants. Trois photographes et trois écrivains nous offrent dans cette exposition le fruit de leurs explorations et de leurs réflexions poétiques. La mosaïque de leurs points de vue particuliers dessine un portrait actuel, éphémère et singulier de notre Commune. Jean-Pierre Grandjean a réalisé plus d'une cinquantaine de portraits d'habitants, dévoilant leur diversité ; Sarah Carp nous propose une balade dans les paysages des Cherpines à l'identité encore agricole ; Luca Fascini, quant à lui, est allé observer les mutations en cours aux Sciez. Leurs images côtoient les textes de Jacqueline Girard-Frésard, Guy Chevalley et Aurélie Lüscher, qui nous aident à penser les espaces intermédiaires entre urbanité et ruralité, ainsi que le vivre ensemble.

Sarah Carp (née en 1981 à Zurich, CH) est diplômée de l'Ecole de Photographie de Vevey. À la croisée du reportage et de la mise en scène, l'univers poétique de l'artiste parle de la nature et des êtres. En partant de l'intime, elle crée des narrations photographiques atemporelles qui touchent à l'universel.

" Mutation, transformation, disparition... Le territoire des Cherpines, dernier lieu agricole de la commune de Plan-les-Ouates est voué à disparaître au profit de nouvelles constructions. Ombre, silhouette, forme... Un personnage habillé en noir parcourt le paysage dans un rite pré-funéraire, signe d'un deuil à venir. En métamorphose, cette silhouette change de forme, bouge au fil de la narration, de l'exploration. "

Sarah Carp



© Sarah Carp, 2018. Courtesy de l'artiste



© Thomas Brasey, Plantation, de la série Boaventura, 2016. Courtesy Focale

### **Thomas Brasey. Boaventura**

Galerie Focale, Nyon, 19.08 – 23.09.2018  
[www.focale.ch](http://www.focale.ch)

En 1819, 2000 Suisses émigrèrent au Brésil poussés par la famine et la crise économique. Les difficultés de la traversée dues à l'organisation déficiente et aux maladies furent lourdes de conséquences: chaque septième colon mourut. Ceux qui en réchappèrent fondèrent la colonie de peuplement de Nova Friburgo dans les montagnes proches de Rio de Janeiro. Lorsqu'il s'avéra que le rendement de la terre était insuffisant pour nourrir tout le monde, la communauté se sépara. Certains colons rentrèrent à Rio où ils vécurent dans la misère ou d'activités criminelles. D'autres s'aventurèrent plus au nord où ils firent des affaires prospères dans la culture du café, notamment grâce au travail des esclaves.

La raison de cette émigration était due à l'éruption du volcan indonésien Tambora et à ses conséquences néfastes sur les récoltes en Suisse. Un émissaire du canton de Fribourg négocia ainsi en octobre 1817 avec le roi du Brésil pour obtenir un contrat de colonisation. Les premiers colons s'embarquèrent à Estavayer-le-Lac le 4 juillet 1819. Parmi les 2000 émigrants, 830 provenaient du canton de Fribourg, 140 du canton de Lucerne et le reste d'autres régions de la Suisse. Pour les autorités, cette émigration constituait également une opportunité bienvenue de se débarrasser des individus les moins désirés de la société. Cet événement historique représente un exemple remarquable d'histoire « connectée » qui trouve écho dans le présent: l'émigration due à des phénomènes climatiques et économiques.

Thomas Brasey (1980, CH) vit et travaille à Lausanne. Après avoir terminé une thèse de doctorat en chimie, il commence à étudier la photographie. Il obtient en 2011 un bachelor en communication visuelle de l'école cantonale d'art de Lausanne (ECAL) et travaille depuis en tant que photographe indépendant.



© Thomas Brasey, Djalma Tardin, de la série Boaventura, 2016. Courtesy Focale

#### Raconteur d'histoires, auteur et metteur en scène

Le travail de Thomas Brasey documente l'actuelle ville de Nova Friburgo et évoque de manière très personnelle l'aventure vécue par les colons suisses. Sa série en trois parties comprend des paysages et des portraits réalisés à Nova Friburgo et aux alentours, ainsi que des natures mortes d'objets mises en scène en studio : ces différents éléments constituent des indices subtils faisant référence aux épisodes de l'histoire des migrants. Les paysages décrivent ainsi les étapes du voyage effectué par les émigrants que le photographe a suivies entre l'arrivée à Rio jusqu'à la destination de Nova Friburgo. Comme souvent dans le travail de Thomas Brasey, ces paysages ont l'air éteints et dénués de sens. Ils contrastent de manière ironique avec le sens historiquement attribué au lieu, ce qui est encore renforcé par la grandeur de la représentation photographique.

Il en va de même pour les portraits des descendants des colons : ils interrogent et remettent en cause la définition souvent simpliste de la notion d'identité. Ces personnes sont-elles des Suisses et des Brésiliens ? Où se situe la frontière entre eux et nous. Quel est le poids de l'origine en regard des autres vecteurs d'identité comme la classe sociale, le travail, l'âge ou le genre ?



© Thomas Brasey, Requin, de la série Boaventura, 2016. Courtesy Focale

Les photographies en noir et blanc prises en studio évoquent pour leur part de manière subtile le combat pour la survie mené par les émigrants. L'image d'un requin blanc renvoie ainsi aux nombreuses funérailles qui ont eu lieu en mer, mais aussi aux pratiques des promoteurs sans scrupules qui organisèrent l'expédition brésilienne. Les débris d'une bouteille d'alcool symbolisent l'absence de perspectives pour les migrants, le glissement dans la criminalité et la déchéance morale. Le moustique anophèle est synonyme de malaria, une maladie dont les émigrants ont durement souffert. Le fait que la plupart des objets représentés proviennent du présent permet à l'observateur de les déchiffrer. Ils témoignent de la puissance narrative et de l'inventivité d'un photographe qui se veut à la fois raconteur d'histoires, auteur et metteur en scène.

A travers son procédé stylistique, Thomas Brasey donne visuellement corps à une histoire documentée essentiellement par de la correspondance et des journaux personnels mais pratiquement dépourvue d'images. Au-delà du rapprochement historique, il pose des questions concernant la tragique crise migratoire actuelle et nous rappelle qu'il n'y a pas si longtemps, des Européens quittaient leur pays à la recherche de conditions de vie meilleures. La démarche de Thomas Brasey en termes de médiation, d'interprétation et de mise en scène prouve non pas un déficit du documentaire, mais un dispositif stylistique créatif qui conduit à un récit hautement esthétique, raffiné et pertinent.

(Texte adapté de l'essai de Sascha Renner, curateur, Coalmine, Winterthur)

Le travail *Boaventura* » a été réalisé dans le cadre de la 10<sup>ème</sup> Enquête photographique fribourgeoise. Il a été présenté au Musée grüerien, Bulle, et à Coalmine, Winterthur. Un livre éponyme est paru aux éditions Kehrer en 2017.



© Thomas Brasey, Guilherme Tell, de la série Boaventura, 2016. Courtesy Focale



© Aline Paley et Alex Troesch, Matehuala, 2012-2017

### **Aline Paley et Alex Troesch. Picudas**

QG – Quartier Général, La Chaux-de-Fonds, 17.08.2018 – 14.10.2018

[www.q-g.ch](http://www.q-g.ch)

La création des premières bottes pointues ou *botas picudas* remonte à 2009, à Matehuala, ville sise au nord du Mexique. Si l'on peut de toute manière féliciter l'inventivité des jeunes de la région, il apparaît qu'à l'origine de ce qui dépassera rapidement le simple accessoire de mode, on trouve un certain César de Huizache. Ce dernier, muni d'une photo de santiags aux pointes allongées et recouvertes de sequins, se rend chez un cordonnier de Matehuala et lui demande de lui en confectionner des semblables. L'artisan s'exécute et réalise des chaussures dont les pointes atteignent nonante centimètres. Chaussé de ses nouvelles bottes, César de Huizache est d'abord source de moqueries. Pourtant, la tendance se répand et chacun se met à souhaiter des chaussures similaires.

Après la visualisation d'une vidéo sur Facebook, les photographes Alex Troesch (1977, CH) et Aline Paley (1980, CH) se rendent en 2012 à Matehuala pour découvrir le phénomène de leurs propres yeux. Sur place, ils réalisent conjointement un reportage sous forme de portraits sur le phénomène des *Botas Picudas* publié dans Time Lightbox et repris par le Courrier International. Ce documentaire photographique dessinera les prémices des contours d'un langage commun autour du portrait.



© Aline Paley et Alex Troesch, Matehuala, 2012-2017



Vue de l'exposition Perfect Time Ahead, Photoforum Pasquart, Bienne, 8.9. -18.11.2018 © Charlotte Falcy / Photoforum

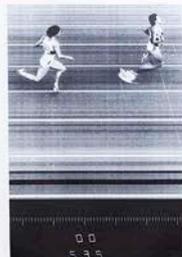
## Zeitspuren – Perfect Time Ahead

Photoforum Pasquart, Bienne / Biel, 08.09. – 18.11.2018  
[www.photoformumpasquart.ch](http://www.photoformumpasquart.ch)

*Zeitspuren* est la première collaboration entre le Photoforum Pasquart, le Centre d'art Pasquart et le NMB – Nouveau Musée Bienne, dédiée au temps et à la mesure de son passage.

*Perfect Time Ahead* explore l'iconographie commerciale qui a accompagné le développement des maisons horlogères au 20<sup>e</sup> siècle. L'exposition retrace, et se trouve à la croisée, d'une certaine histoire de l'horlogerie et de ses techniques, de la publicité et du commerce, de la photographie et du design graphique. En sus de la virtuosité technique de la reproduction de montres, la photographie a produit un remarquable corpus d'images qui a accompagné le développement des maisons horlogères et contribué à façonner leur image. Le Photoforum en propose ici une relecture critique et contemporaine, par la présentation de publicités historiques originales, accompagnées d'une mise en scène particulière de ces iconographies. Des thématiques récurrentes traversent l'histoire de la publicité horlogère. La montre est tout d'abord un objet technique, un outil indispensable à l'industrie, qu'il s'agisse de faire rouler les trains à l'heure ou de gagner une guerre. La publicité s'empare de ces accomplissements pour inciter ses clients potentiels à porter à leur poignet ces outils dont les performances dépassent la simple indication de l'heure. La conquête spatiale, l'aviation ou l'exploration des océans, qui allient l'horlogerie à ces prouesses humaines et techniques, sont fréquemment représentées dans les publicités. Si les développements de l'industrie horlogère se sont souvent révélés décisifs pour ces domaines, les maisons horlogères ont en retour utilisé leurs figures — des astronautes de la NASA, capitaines de la Pan Am et scientifiques de terrain — comme porte-paroles. Et suggéré au commun des mortels de s'en rapprocher par la possession de la même montre-bracelet. Le sport dans toutes ses disciplines — de la danse classique au tennis en passant par la natation ou l'alpinisme — est également un thème majeur de ces campagnes publicitaires. Les corps masculins et féminins mis en avant dans ces campagnes se parent des mêmes qualités que les montres : perfection, précision, force et résistance. Le pouvoir politique, et plus généralement les élites, figure également parmi les thématiques

# Four Colorful Versions of the Truth.



## Power. Conquest. Record. Home.

Vue de l'exposition Perfect Time Ahead, Photoforum Pasquart, Bienne, 8.9. -18.11.2018 © Charlotte Falcy / Photoforum

privilégiées et les maisons horlogères revendent plus ou moins ouvertement parmi leurs clients têtes couronnées, hommes politiques influents, stars et autres personnalités en vue. Enfin, certaines maisons horlogères n'hésitent pas à se positionner sur les grands débats qui traversent la société, par exemple l'égalité des genres en utilisant des slogans tels que « Salaire égal, temps égal ». L'écologie est également une thématique dès les années 1970, qui prend de l'importance lorsque la conquête des océans ou de l'air cède la place à leur protection.

Curateurs: Clément Gicquel et Danaé Panchaud

Au Centre d'art Pasquart dans *The Power of Now*, 34 artistes contemporains internationaux explorent les dimensions temporelles du travail et des loisirs, de la politique et du pouvoir, du corps et de la représentation ou de la technologie et de la mémoire, dans quatre sections thématiques distinctes: Temps et malaise; Le temps malléable; Capture du temps: mise en scène du vivant; Temps spéculatif et planétaire.

Le NMB – Nouveau Musée Bienne, avec *D'un temps à l'autre*, offre un aperçu des différentes dimensions temporelles et explore les effets de la mesure du temps sur la vie des gens. De la multitude de mots et d'expressions comprenant le concept de "temps", 24 notions ont été sélectionnées dont "Temps libre", "Temps de travail", "Temps d'attente" ou "Air du temps". Dans l'exposition, elles sont analysées d'un point de vue artistique, archéologique et historique.



© Manon Bellet, Capture Ref. 010, 2018, ferrofluide sur verre, 35x26 cm. Courtesy Gisèle Linder

### **Manon Bellet & Clare Kenny. Shifting Perspectives**

Gisèle Linder, Bâle / Basel, 08.09. – 20.10.2018

[www.galerielinder.ch](http://www.galerielinder.ch)

" Je pense que l'on peut évoluer à travers le monde en l'intellectualisant indéfiniment, mais il y a aussi une absorption silencieuse et passive qui fournit un lien direct avec nos instincts et nos sensations primaires. Même à l'intérieur des paramètres intellectuels établis de l'art visuel, il se passe beaucoup de choses dans l'inconscient et, pour moi, cela est central. Je voudrais ouvrir la voie à la lecture de mon travail dans cette optique. "

Manon Bellet, 2018

" La série de travaux de Manon Bellet offre un aperçu des expériences de l'artiste. Tout semble figé et paradoxalement dans un mouvement éternel. Dans la série de peinture *Sunfast* Bellet utilise des pigments thermochromiques ceux-ci sont activé par le changement de température dans l'espace de la galerie ainsi que l'ensoleillement sur la toile. Ces œuvres nous révèlent un processus chimique et thermique qui devient visible ou invisible uniquement par la chaleur du soleil touchant la surface. Le travail change lentement devant nos yeux, il vit et survit sous la chaleur, donnant ainsi à l'œuvre un aspect vivant capable de correspondre à notre environnement en péril en perpétuel changement.



Vue de l'exposition Shifting Perspectives © Serge Hasenböhler / Gisèle Linder

Dans la deuxième série *Capture* l'artiste présente une série de dessins sur verre réalisés avec du ferrofluide. Ce liquide devient magnétique lors de l'application d'un champ magnétique externe. Ces dessins sont réalisés à l'aide d'un aimant, seul le liquide en contact avec l'aimant crée des dessins très organiques et très fins qu'il serait pratiquement impossible de réaliser à la main. Une fois de plus, Bellet nous révèle un processus magique, aidé par l'utilisation d'un produit chimique. Enfin, avec *L'O perdue*, l'artiste nous livre une expérience olfactive. *L'O perdue* est un parfum réalisée en collaboration avec le parfumeur suisse Andreas Wilhelm. Il est principalement composé d'une extraction du sol dans une zone marécageuse après un fort orage. Le parfum a été réalisé à l'automne 2017 aux Etats-Unis à la Nouvelle-Orléans, où l'artiste vit actuellement. Dans l'État de la Louisiane et la Ville de la Nouvelle-Orléans, selon les estimations des Nations Unies, entre 50 millions et 200 millions de personnes – principalement des agriculteurs et des pêcheurs pourraient être déplacé d'ici 2050 en raison du changement climatique. Les prévisions climatiques et environnementales annoncent qu'une partie de la ville de la Nouvelle-Orléans disparaîtra au cours des 70 prochaines années. Les lieux choisis par l'artiste pour l'extraction des odeurs sont choisis pour leur vulnérabilité et le travail invite le spectateur à vivre une expérience intime et sensorielle, avec un lieu destiné à disparaître. Ce travail est un travail en cours et d'ici 2020 l'artiste va réaliser une série de 20 différentes extractions. Ces parfums serviront probablement de dernière documentation olfactive sur ces régions terriblement touchées, et en train de disparaître. "

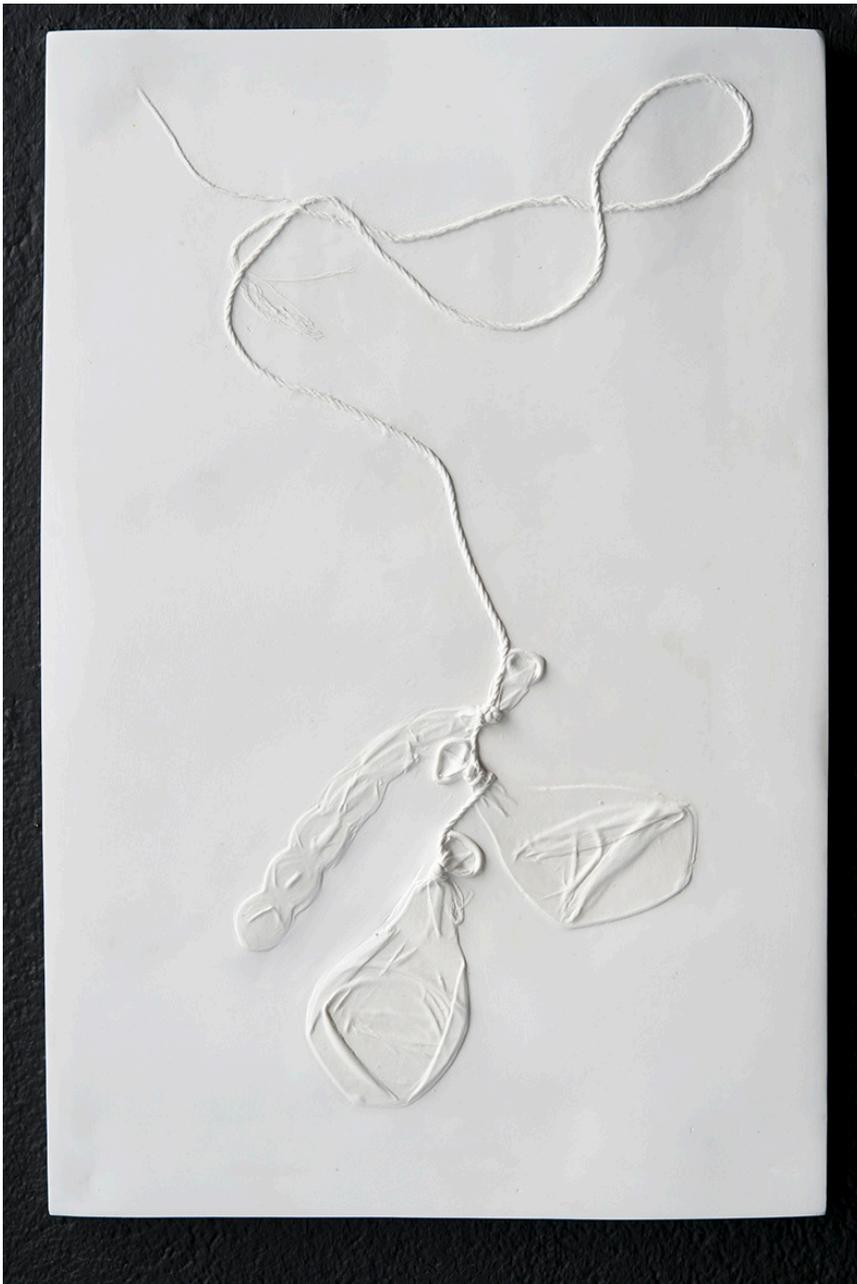
Anika Meier, septembre 2018



© Clare Kenny, Running joke, 2018, moulage en céramique et pigments, 56x37 cm.  
Courtesy Gisèle Linder

" Un t-shirt dans la rue, des chaussures qui pendouillent d'un fil électrique, des ballons écrasés sur le sol, un slip dans un arbuste : ce sont des scènes furtives du quotidien qui, au premier abord, semblent banales parce qu'elles sont si courantes ; en y regardant de plus en revanche, elles irritent et perturbent. Une porte s'ouvre vers un espace d'associations plein de joie et de tristesse, de chagrin et d'euphorie, d'amour et de peur. Clare Kenny s'est baladée à travers les rues du quartier de Bushwick à New York et elle a coulé ses observations dans le plâtre et les a ramenées en Suisse. Elle continue sa réflexion, à des milliers de kilomètres de l'endroit de la découverte. Très habilement, elle maintient l'équilibre entre ironie et inquiétude, en exprimant ses pensées: *All I got was this lousy t-shirt, Breathless, Step on you again, Brief encounters, Running joke*. Elle gèle les moments, produit des copies des objets, les plonge dans la couleur et laisse le soin au spectateur de trouver une position qui peut être est proche de la réalité, mais qui peut aussi en être très éloignée et par conséquent de la fiction.

Clare Kenny s'intéresse à la photographie et au jeu avec les matériaux, elle tient à créer une image photographique qui est basée sur un travail analogique, donc un travail avec les mains. Une copie de l'objet est créée avec l'objet lui-même. De façon sculpturale, elle produit une image entre bi- et tridimensionalité qui pourrait être une photographie, mais qui se révèle comme étant un objet plastique.



Vue de l'exposition Shifting Perspectives © Serge Hasenböhler / Gisèle Linder

De son séjour de six mois à New York, pour lequel elle a bénéficié d'une bourse, Clare Kenny a ramené deux autres groupes d'œuvres. Pour la première fois depuis vingt ans, elle a de nouveau pénétré dans une chambre noire pour sonder les limites du médium de la photographie. Elle se sert d'un rideau taché dans son appartement, d'objets provenant d'un dollar-store et de sacs dans la rue pour sortir le motif photographique du cadre. "

Anika Meier, septembre 2018



© F&D Cartier, de la série *Night & Day*, 2015, papiers photographiques produits par Lumière & Jougla, Jougla lisse mat - Bromure par développement, 1900, épreuves au bromure d'argent uniques, traitées le 17.07.2015, 8 cartes postales, détail de l'installation

### **F&D Cartier. Sophie – Night & Day**

Galerie Monika Wertheimer, Oberwil/Basel, 15.09. – 13.10.2018

[www.galeriewertheimer.ch](http://www.galeriewertheimer.ch)

Cette exposition est l'occasion de découvrir un projet récent de F&D Cartier, deux artistes expérimentaux qui explorent depuis plus de vingt ans la photographie argentique dans une réflexion métaphotographique sur l'histoire du médium, sa matérialité et sa temporalité. Les papiers fabriqués par Lumière et Jougla qui sont utilisés pour réaliser *Night & Day* ont plus de cent ans et une nouvelle vie leur est donnée lors de cette présentation en galerie.

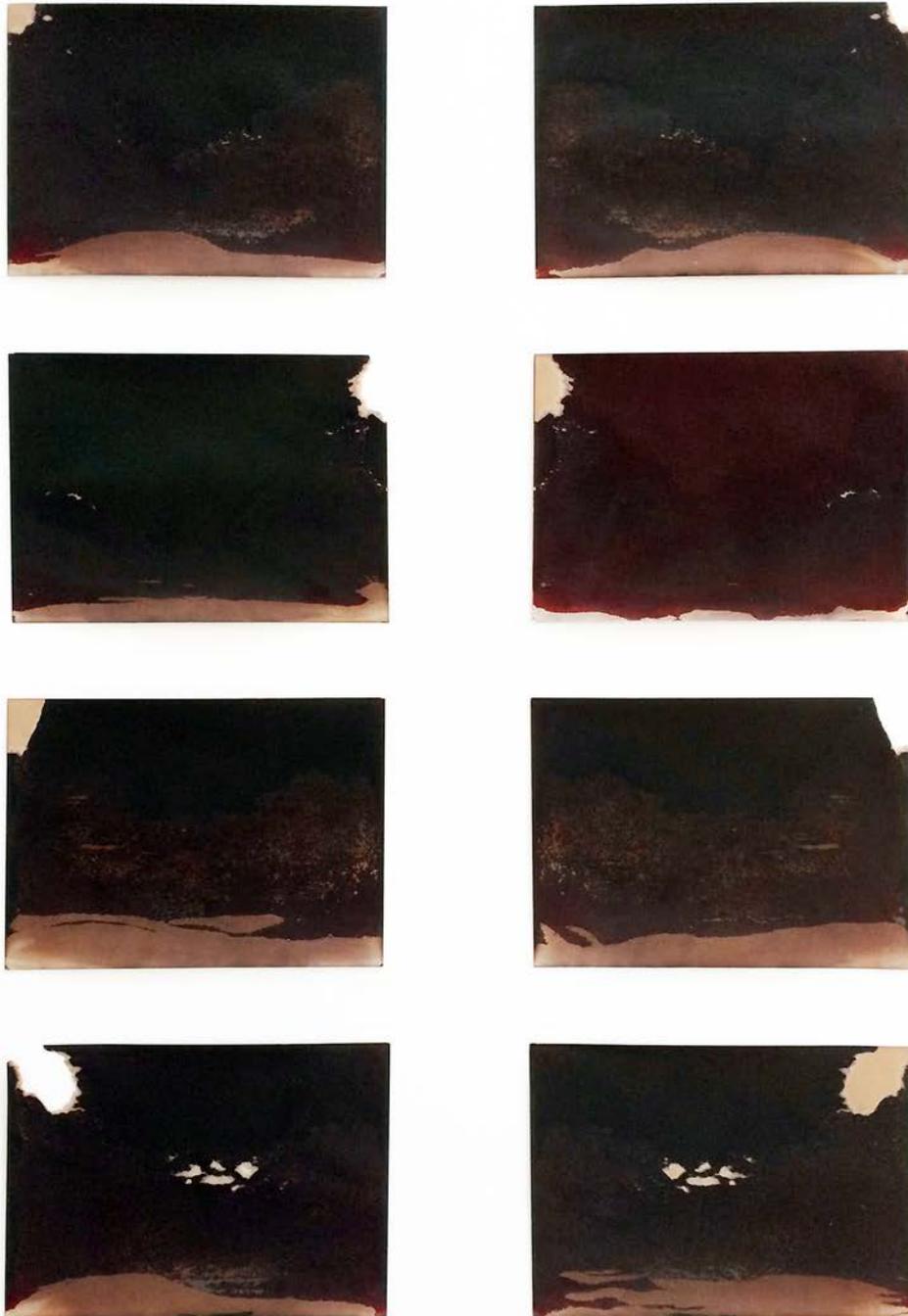
" À l'opposé du concept d'œuvre achevée, Françoise et Daniel Cartier, couple d'artistes suisses, proposent une installation photographique évolutive et éphémère. Papiers photosensibles et lumière composent les matières premières de leur travail. Une démarche qu'ils poursuivent depuis 1997 et qui recoupe des questionnements contemporains sur la nature et la temporalité de l'art. Happening, art corporel, land art... les avant-gardes se sont, au cours du 20<sup>e</sup> siècle, largement illustrées par l'éphémère. Les œuvres évolutives qui se modifient le temps d'une exposition selon divers processus – biologique, physique, mécanique, électronique, informatique... – renouvellent, aujourd'hui, la notion d'art en permettant d'étendre leur vie au-delà de leur unique présence en tant qu'objet. À travers l'exposition à la lumière, dès l'inauguration de l'exposition, de divers types de papiers photosensibles d'époques, de dimensions et d'émulsions différentes patiemment collectés, Françoise et Daniel Cartier s'inscrivent pleinement dans ces réflexions. L'aspect final des œuvres se modifiant lentement tout au long de la durée de l'exposition, le spectateur est invité à porter un regard patient et attentif à la saturation progressive du papier, à accepter et témoigner des étapes de transformation chromatique qui se déroulent sous ses yeux...

Françoise, artiste plasticienne, et Daniel, photographe, exposent individuellement et sous forme de dialogues jusqu'en 1995. Depuis lors, ils signent conjointement F&D Cartier, privilégiant les pratiques minimalistes, les installations, diverses techniques de la photographie sans caméra. Ils questionnent le quotidien, l'intimité, le rôle de l'artiste et de l'image dans notre société. "

Christelle Rousseau, directrice adjointe, Musée de la Photographie, Charleroi



© F&D Cartier, de la série Night & Day, 2015, papiers photographiques produits par Lumière & Jougla, Jougla lisse mat - Bromure par développement, 1900, épreuves au bromure d'argent uniques, traitées le 17.07.2015, 8 cartes postales, vue de l'installation



© F&D Cartier, de la série Night & Day, 2015, papiers photographiques produits par Lumière & Jouglu, Papier Cello Lumière – A la Celloidine pour virage au Platine, 1902, épreuves uniques non traitées, exposées le 17.07.2015, 8x13x18 cm, vue de l'installation



© F&D Cartier, de la série Night & Day, 2015, papiers photographiques produits par Lumière & Jougla, Papier Cello Lumière – A la Celloïdine pour virage au Platine, 1902, épreuves uniques non traitées, exposées le 17.07.2015, 8x13x18 cm, détail de l'installation



© Christian Indergand, de la série Sagen aus Uri, 2018. Courtesy vfg Nachwuchsförderpreis

## **22<sup>ème</sup> Prix vfg des Jeunes Talents en photographie**

Photobastei, Zurich, 07.09. – 07.10.2018

[www.photobastei.ch](http://www.photobastei.ch) ; [www.vfg-nwfp.ch](http://www.vfg-nwfp.ch)

Lauréats : Simon von Gunten (1<sup>er</sup> prix), Christian Indergand (2<sup>ème</sup> prix) et Karla Voleau (3<sup>ème</sup> prix)

Finalistes et séries sélectionnées :

Alexandra Baumgartner (Lucerne), *Cabbage and corn, hope and sorrow*

Karla Hiraldo Voleau (Lausanne), *Hola Mi Amol*

Christian Indergand (Silenen), *Sagen aus Uri*

Ernst Kehrlí (Lucerne), *Y-Kipcorn*

Jonathan Liechti (Berne), *By God's Grace – Portraits*

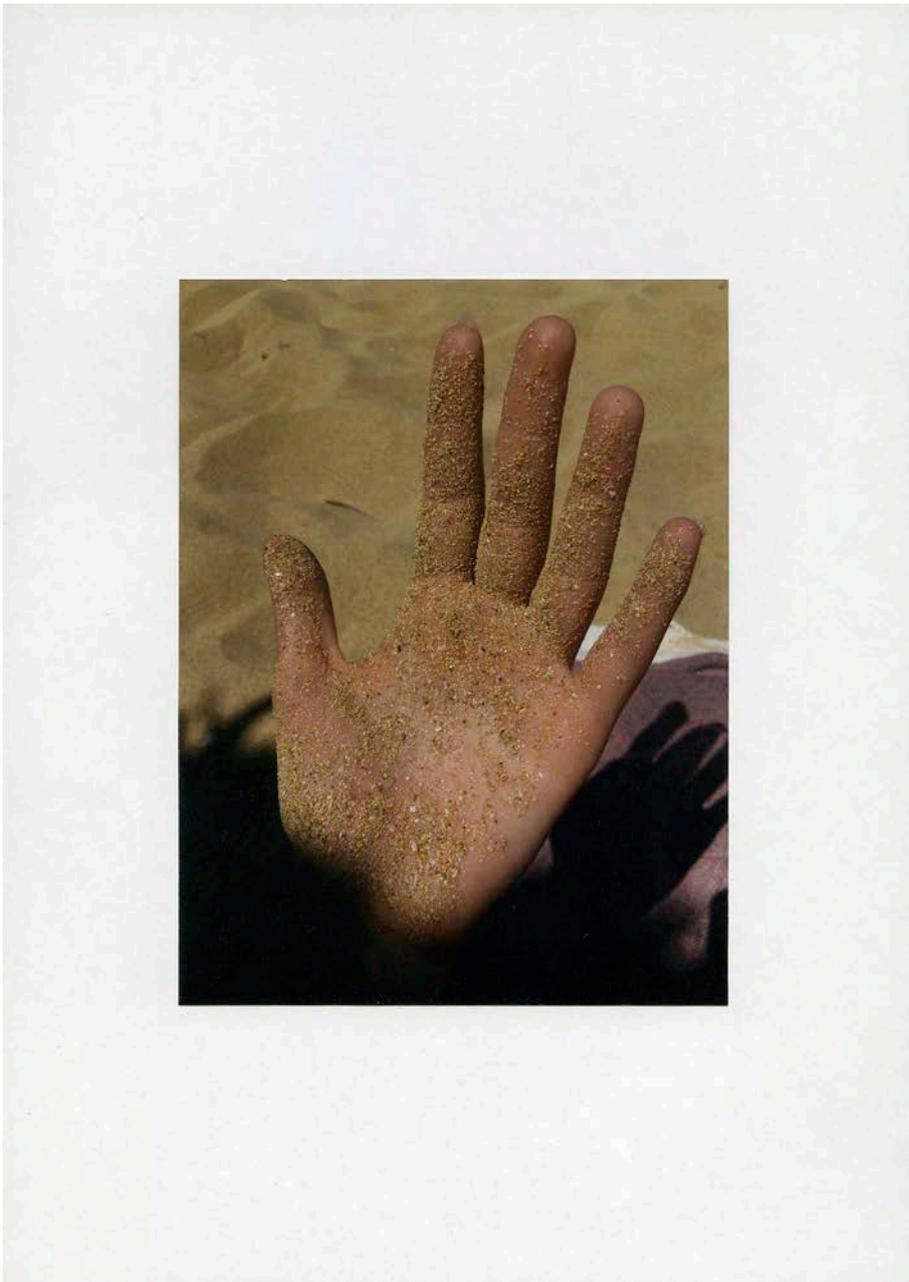
Lisa Lurati (Lugaggia), *Scherzo. Molto allegro quasi presto*

Fabienne Spiller (Schaffhouse), *Abseits von Philia*

Aissa Tripodi (Bâle), *Besetzt – Warten – Eintreten*

Fred Walter Uhlig (Bâle), *Cava*

Simon von Gunten (Soleure), *Cutis*



© Karla Hiraldo Voleau, de la série Hola Mi Amol, 2018. Courtesy vfg Nachwuchsförderpreis

Le jury du 22<sup>ème</sup> Prix vfg des jeunes talents en photographie se composait de Carolle Benitah (photographe, Marseille), Sandra Kennel (photographe, Zurich), Alexander Jaquemet (photographe, Erlach), Daniel Blochowicz (curateur, directeur artistique de la foire Photo Basel) et Thomas Elsen (directeur et curateur, Centre H2 pour l'art contemporain, Glaspalast et Neue Galerie, Höhmannshaus, Augsburg).

Prochains lieux d'exposition : Galerie l'Elac, Lausanne, 01.11. – 16.11.2018 ; Oslo 8, Bâle, 22.11. – 08.12.2018 ; Uno Art Space, Stuttgart, DE, mars 2019 ; Augsburg, DE, mai 2019



© Fabienne Spiller, de la série Abseits von Philia, 2017. Courtesy vfg – NWFP



© Lisa Lurati, de la série Scherzo. Molto allegro quasi presto, 2018. Courtesy vfg – NWFP



© Risaku Suzuki, Water Mirror 17, WM-739, 2017, 120x155 cm, encadré 124x159x5 cm, édition de 5. Courtesy Christophe Guye

### **Risaku Suzuki. Water Mirror**

Christophe Guye Galerie, Zurich, 28.09.2018 – 19.01.2019  
[www.christopheguye.com](http://www.christopheguye.com)

" Je vois la surface de l'eau comme un motif fascinant de contemplation de l'impossibilité de voir sans faire appel à l'expérience. "

" Nos yeux rassemblent les informations visuelles et le cerveau crée une compréhension cohérente d'une scène dans son ensemble. Mais la surface de l'eau est une exception, car elle agit comme un miroir créant des effets optiques compliqués. Quand vous êtes sur un lac et regardez l'eau, elle est différente, selon l'endroit où vous décidez de faire le point. Les arbres entourant le lac sont tout aussi luxuriants et verdoyants que dans l'image reflétée, tandis que les nuages, qui devraient être loin là haut dans le ciel, flottent d'une façon étonnante, presque à portée de main. Un espace d'une profondeur qui semble extraordinaire se reflète à la surface de l'eau, ce qui est en soi un grand mystère ; le regard est attiré, aspiré même, loin dans ce monde du visible. "

Risaku Suzuki \*

Risaku Suzuki (1963, JP) explore depuis plusieurs années le genre du paysage. La dimension méditative de sa démarche artistique est particulièrement sensible dans la série *Water Mirror* qui marie les éléments récurrents de sa photographie empreinte de poésie : ciel, eau, végétation et flux temporel, ambiguïté spatiale et vibrations de la lumière.

\* Texte adapté de <https://www.reponsesphoto.fr/actualites/risaku-suzuki-a-la-galerie-christophe-guye-24028>



© Risaku Suzuki, Water Mirror 17, WM-758, 2017, 120x155 cm, encadré 124x159x5 cm, édition de 5. Courtesy Christophe Guye

" I see the water's surface as a fascinating motif for contemplating the impossibility of seeing without relying on experience. "

" Our eyes gather and sort visual information and the brain creates a coherent understanding of a scene as a whole. But the water surface is an exception, as it acts like a mirror creating complicated optical effects. For example, when you are on a lake and look into the water, it looks different depending on where you place your focal point. Let us [...] focus on the reflection in the water. Trees surrounding the lake are just as lush and verdant in the reflected image, while clouds that ought to be far up in the sky float there tantalizingly, almost within arm's reach. The sight of a space seemingly of extraordinary depth appearing in the flat surface of the water is one of mystery, and our gaze is lured, sucked even, deep into this world we can see. "

Risaku Suzuki



© Augustin Rebetez, 2018. Courtesy Nicola von Senger

### **Augustin Rebetez. Atelier**

Galerie Nicola von Senger, Zurich, 31.08. – 20.10.2018  
[www.nicolavonsenger.com](http://www.nicolavonsenger.com)

Augustin Rebetez (1986, CH), photographe jurassien basé à Mervelier, a grandi dans une famille d'artistes. Diplômé en photographie au Centre d'enseignement professionnel de Vevey en 2009, il a très vite mis en scène ses tirages en produisant des installations mixtes, bricolées, traversées de textes, de dessins, de sculptures, de vidéos. Il marque les esprits aux Rencontres photographiques d'Arles, en 2011, avec une exposition proliférante qui constitue une cosmogonie en soi. \*

" Peintures, photographies, vidéos, sculptures, installations, mobiles, les modes d'expression d'Augustin Rebetez (1986) prennent différentes formes. L'univers que développe l'artiste est peuplé de personnages, de chimères, de drôles de machines qui renvoient à son imaginaire débordant. S'inspirant de l'art brut et populaire ainsi que du modèle tribal, Rebetez construit une œuvre protéiforme qui ne se laisse pas enfermer dans les catégories. Le travail de Rebetez semble s'inscrire dans une tradition séculaire de légendes et rites. Ses créations relèvent d'un univers merveilleux et fantastique, oscillant entre le rêve et le cauchemar, le léger et le grave.

Alchimiste moderne, Rebetez joue avec les mouvements et les sons et transforme la réalité banale en une fiction poétique. Il est à la fois enchanteur et magicien. \*\*\*

\* <http://vidy.ch/metteurs-en-scene-auteurs/augustin-rebetez>

\*\* Texte extrait du dossier de presse de l'exposition *Le colloque des oiseaux*, Musée des beaux-arts du Locle, 21.02.-29.05.16



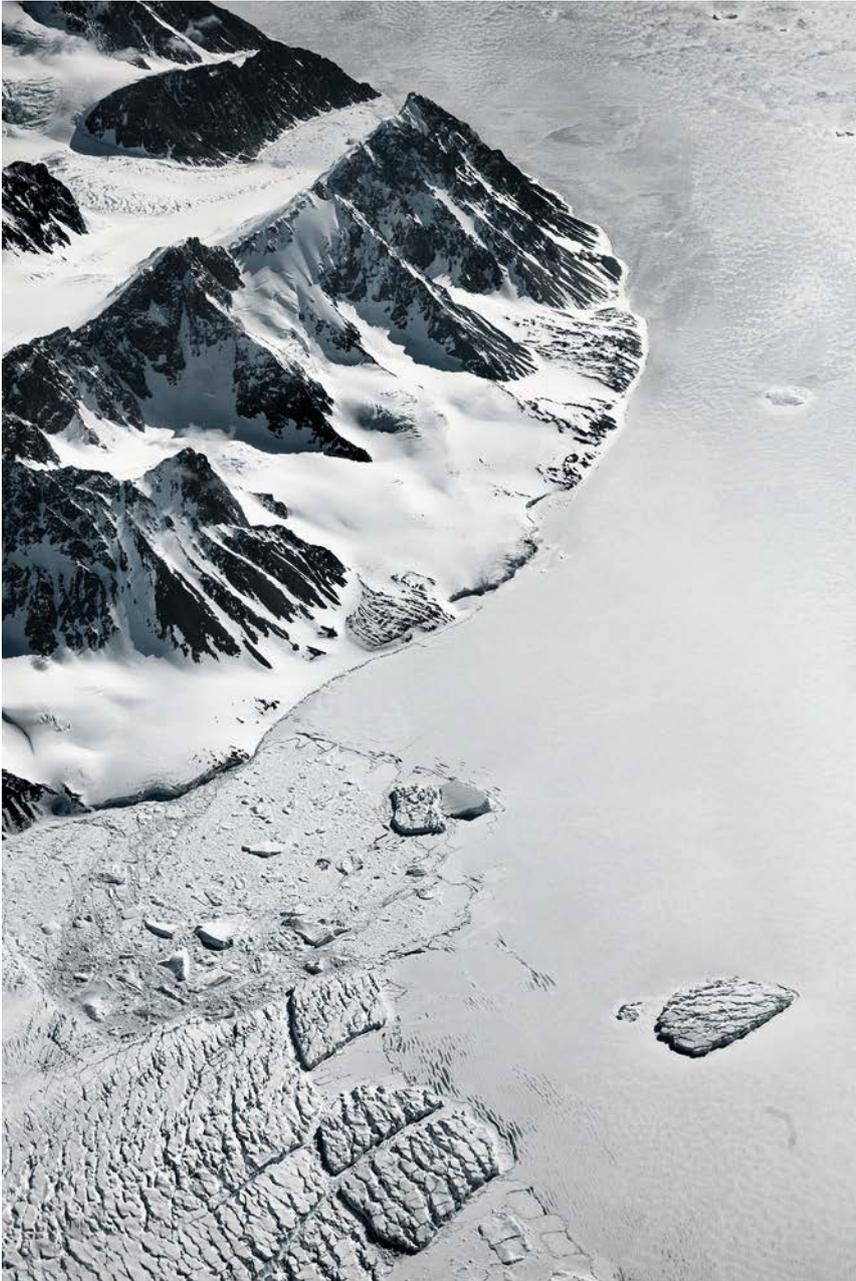
© Paolo Pellegrin / Magnum Photos, NASA IceBridge flight over Venable 01A, de la série Antarctica, 2017. Courtesy Bildhalle

### **Paolo Pellegrin. Antarctica**

Bildhalle, Zurich, 30.08. – 06.10.2018  
[www.bildhalle.ch](http://www.bildhalle.ch)

La nouvelle série de Paolo Pellegrin (1964, IT) nous présente la beauté naturelle étonnante de la glace antarctique, qui est aussi un lieu de crise écologique d'origine humaine. Les œuvres exposées en grand format dépeignent un environnement apparemment intact, mais une observation plus approfondie révèle le danger imminent dû au réchauffement climatique. Pellegrin a photographié les étendues de glace et les glaciers de l'Antarctique depuis un avion de l'expédition aérienne annuelle IceBridge de la NASA, lors de leurs vols d'observation au-dessus du continent gelé. Ses photographies offrent une nouvelle perspective de l'Antarctique prise à une altitude de 300 à 500 mètres, nous présentant des vues aériennes spectaculaires et détaillées. Les images qui en résultent montrent à quel point un paysage autrefois presque intact est sur le point de disparaître en raison de nos activités industrielles et nous rappellent, une fois de plus, que les crises environnementales ne connaissent pas de frontières.

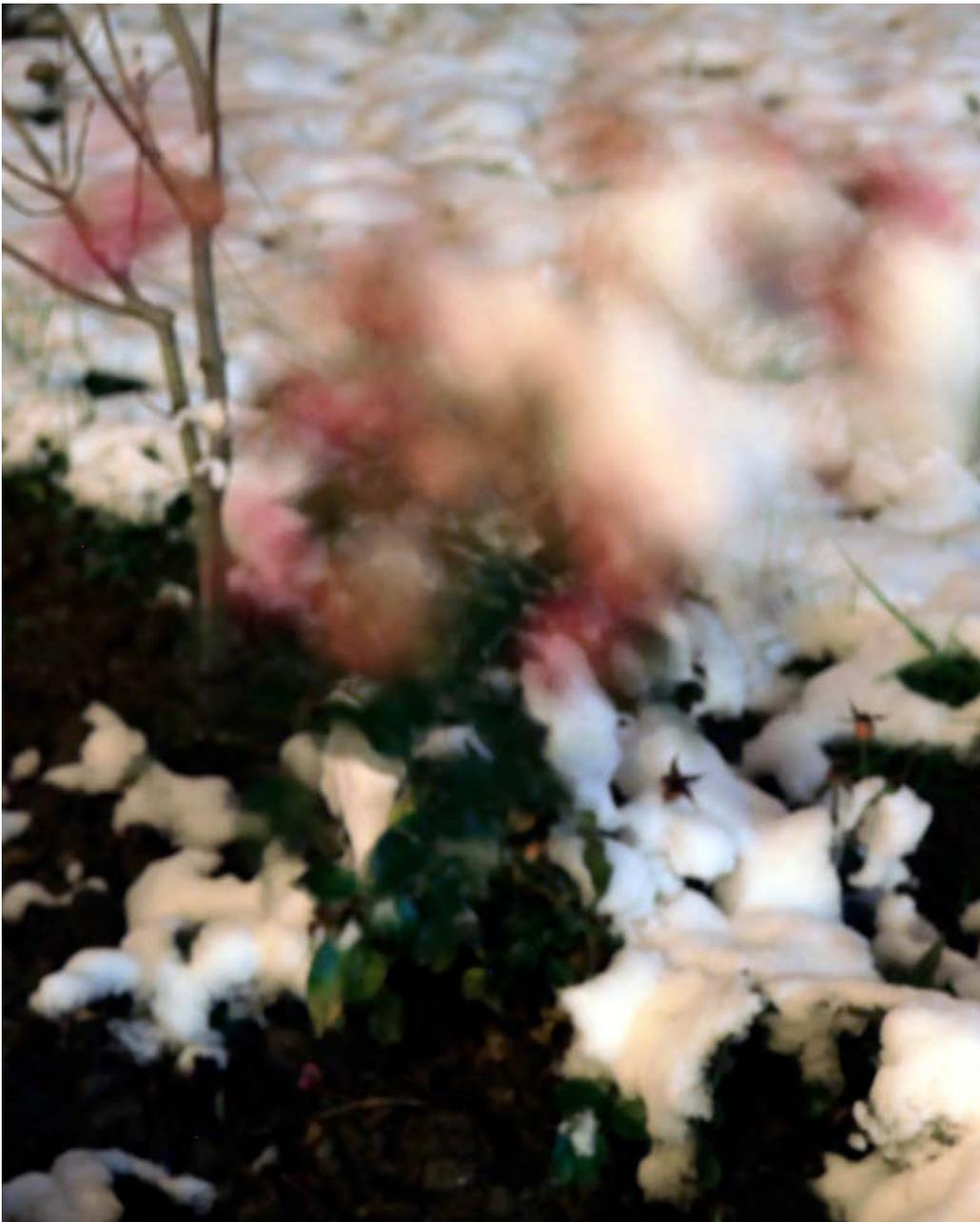
Paolo Pellegrin s'appuie sur son expérience de photographe reporter de l'agence Magnum Photos, ayant couvert de nombreux sites de catastrophes, de guerres et de crises. Dans ce projet, il prend le temps de nous présenter une vision plus large d'un événement moins tangible : un conflit silencieux et sans victimes visibles. Pourtant, ce conflit nous concerne tous. Le fait que Pellegrin ait souvent photographié ce vaste paysage blanc avec ses motifs glacés de fissures et de textures enneigées sans ligne d'horizon rappelle la série *Équivalents* d'Alfred Stieglitz réalisée il y a un siècle ; ces vues de ciels sont souvent considérées comme les premières abstractions de la photographie moderne. Cette combinaison de beauté abstraite avec la sensation de destruction imminente positionne le travail de Pellegrin au-delà d'un simple document visuel.



© Paolo Pellegrin / Magnum Photos, NASA IceBridge flight over South Peninsula A, de la série Antarctica, 2017. Courtesy Bildhalle



© Paolo Pellegrin / Magnum Photos, NASA IceBridge flight over Seelye Loop South, de la série Antarctica, 2017. Courtesy Bildhalle



© Franziska Willimann, Mein Glück, 2017

## **Paradies**

BelleVue, Bâle / Basel, 08.09. – 30.09.2018

[www.bellevue-fotografie.ch](http://www.bellevue-fotografie.ch)

Avec : Kaspar Arn, Miki Buckland, Peter Eckard, Thomas Fink, Basil Huwyler & Nadja Häfliger, Eveline Laing, Willi Matter, Susanna Müller, Simone Plüss, Lucinda Renner, Stefan Ryser, Richard Spillmann, Franziska Steiner, Ilse Wegschaider, Franziska Willimann, Kylie Wirth, Henriette Zaugg, Janine Ziltener

Le paradis représente l'aspiration à un monde meilleur ; le terme se réfère à l'au-delà, qui promet à l'être humain un état de béatitude. À notre époque matérialiste, le " paradis " est aussi devenu une métaphore inflationniste des promesses de la société de consommation. Les œuvres présentées dans l'exposition montrent le " paradis " comme lieu de bonheur, de nature et de retraite ; certaines images proposent une interprétation idéaliste par le biais de l'abstraction. D'autres photographies montrent plutôt l'aspect opposé, à savoir que la recherche du paradis est souvent dénuée de sens, oppressante ou sans espoir.

Le Workshop BelleVue offre aux personnes intéressées une plate-forme photographique pour traiter le thème annuel de la galerie associative BelleVue dans un projet personnel.



© Guillaume Perret, *Daniela – la traversée du cancer*, 2017, publié dans HNE magazine. Courtesy Swiss Press Photo 18

### **Swiss Press Photo 18**

Kornhausforum, Bern, 13.09. – 14.10.2018

[www.kornhausforum.ch](http://www.kornhausforum.ch)

Lauréats (1<sup>er</sup> prix par catégorie) : actualité : Reto Oeschger ; vie quotidienne : Karin Hofer ; reportage suisse Niels Ackermann ; portrait : Guillaume Perret ; sport : Simon Tanner ; étranger : Alex Kühni.

Un regard dans les coulisses de la politique ou un reportage dans les vallées de montagne reculées : l'exposition *Swiss Press Photo 18* revient sur une année riche en événements et prouve une fois de plus que les images de presse sont non seulement informatives mais également touchantes. L'exposition des meilleures photos de presse suisses au Musée national suisse s'inscrit déjà dans une certaine tradition. Les visiteurs pourront passer en revue l'année 2017 selon six catégories : Actualité, Quotidien, Reportages suisses, Portraits, Sport et Étranger.

Les clichés montrent non seulement les événements majeurs mais mettent aussi en lumière des scènes moins connues, comme les derniers préparatifs du couple Berset avant le dîner de gala donné en l'honneur du président chinois Xi Jinping. Le regard dans l'antichambre du pouvoir illustre une facette de la politique plus amusante que celle qu'on connaît habituellement, sans pour autant tomber dans le ridicule. Le reportage photo consacré au seul dentiste mobile de Suisse, qui se rend en mini-bus dans les vallées les plus reculées d'Uri pour soigner les patients à domicile, est également étonnant. Une fois la consultation terminée, il arrive que praticien et patient prennent ensemble un café accompagné d'une tranche de gâteau.

Le titre de photographe de l'année a été décerné au Neuchâtelois Guillaume Perret, 44 ans, pour un cliché mêlant souffrance et espoir. Celui-ci représente une Daniela, qui se montre à l'image confiante en l'avenir, ce que la photo documente de façon impressionnante et sensible. *Swiss Press Photo 18* raconte de nombreuses histoires, tantôt avec des séries de photos, tantôt avec un seul cliché. Il vaut la peine de se plonger dans ces univers visuels afin de découvrir les événements et les destins qui se cachent derrière.



© Magali Koenig, Kirghizistan, 2009. Courtesy MSAP

### **Magali Koenig. Courir après la pluie**

Musée suisse de l'appareil photographique, Vevey, 08.09. – 30.09.2018  
[www.cameramuseum.ch](http://www.cameramuseum.ch)

"Regretter le passé, c'est courir après la pluie. "  
Proverbe russe

Les Russes sont à la fois nostalgiques du passé et d'un futur qui n'a pas tenu ses promesses. Mais les proverbes sont là pour les consoler et leur faire comprendre que les regrets sont inutiles, au même titre qu'il ne sert à rien d'essayer de rattraper le vent ou de courir après la pluie.

" Les photographies de Magali Koenig représentent rarement des personnes. Et pourtant, on pourrait presque dire que ce sont des portraits. Quelqu'un vient sans doute de passer par là, juste avant le déclic. Ces lieux qui semblent fraîchement abandonnés, ces espaces voués au désenchantement, ces paysages à la fois immenses et remplis de cachettes, sont investis de toute l'émotion de la vie qui se déroule, hors cadre, juste avant, juste après. On sent la vie, avec ses grands espoirs et ses petits tourments, et on se dit que, juste là, derrière le papier de la photographie, on va rencontrer quelqu'un, la photographe peut-être, ou bien... soi-même ? Oui, les photographies de Magali Koenig ont beau être souvent dépourvues de personnes, elles recèlent, en modeste et en sublime, l'humanité tout entière qui se cache dans l'œil de la photographe. "

Nicolas Couchepin

Magali aime les grands voyages. Mais rien de spectaculaire dans ses images. Elle sait regarder et nous transmet des petits tableaux, des détails qui laissent deviner la grandeur du monde. Elle sait capturer la vie des gens sans les gens. Elle sait dire la présence par l'absence. Avec son appareil photographique, elle raconte la petite histoire des gens qui vivent en marge d'une histoire beaucoup trop grande pour eux. La Russie qu'elle aime tant et que l'on trouve au centre de son œuvre, ces lieux au milieu de rien dans une si grande immensité se prêtent volontiers à cette forme d'euphémisme. "

Martine d'Astier



© Magali Koenig, Bakou, Azerbaïdjan, 2015. Courtesy MSAP



© Jean-Marc Yersin, Viaduc de l'Aérotrain de Jean Bertin, pilier 905, 23 novembre 2016. Courtesy de l'artiste

## **Jean-Marc Yersin. La ligne – Les carnets d'un autre temps n°2**

Ferrari Art Gallery, Vevey, 01.09. – 30.09.2018

[www.ferrariartgallery.ch](http://www.ferrariartgallery.ch)

" Sans aucun usage ni accès, ce viaduc impose sa monumentale présence sur la plaine Beauceronne, entre Orléans et Paris. Futuriste lors de sa conception, il l'est encore... Dessiné avec talent, il interpelle... Un tel vestige pourrait être monument historique, attraction touristique, il est pourtant à l'abandon. Sectionné en deux endroits, par la construction d'une autoroute, puis par un accident avec un véhicule agricole, il semblerait qu'il gêne, mais il résiste, le coût de sa démolition serait colossal. Né du génie de l'ingénieur Bertin, qui sut convaincre jusqu'au sommet de la République de la pertinence de son projet d'Aérotrain, devenu extravagant aux yeux de ceux qui signèrent son arrêt de mort pour mieux lancer les TGV, cet ouvrage est bel et bien extraordinaire. Sa silhouette, à la fois anachronique et futuriste, fonctionnant comme une sorte d'installation de Land Art oubliée émergeant de la forêt pour se lancer sur la plaine, a trouvé tout naturellement sa place dans le deuxième volume des «Carnets d'un autre temps» Certains se souviennent encore de l'étonnante aventure industrielle menée par cet ingénieur et son Aérotrain à coussin d'air, qui, dans les années 1960, se déplaçait sans plus de frottement, comme en lévitation, sur une première ligne au sol, entre Gometz et Limours près de Paris, puis sur ce viaduc, où il dépassa les 400 km/h... Aujourd'hui, l'aventure pourrait bien reprendre à deux pas de Vevey, sur la plaine du Rhône, avec le projet de construction d'une piste d'essais pour les candidats à l'Hyperloop imaginé par Elon Musk, afin de relier Los Angeles à San Francisco en moins d'une demi-heure, à plus de 1'000 km/h. "

Jean-Marc Yersin



© Jean-Marc Yersin, Viaduc de l'Aérotrain de Jean Bertin, pilier 778, 23 novembre 2016. Courtesy de l'artiste



© Lorenzo Schuhmacher, Josefstrasse 22, 2015, épreuve pigmentaire sur papier Hahnemühle, 60x90 cm. Courtesy Cons Arc

### **Lorenzo Schuhmacher. Josefstrasse 22**

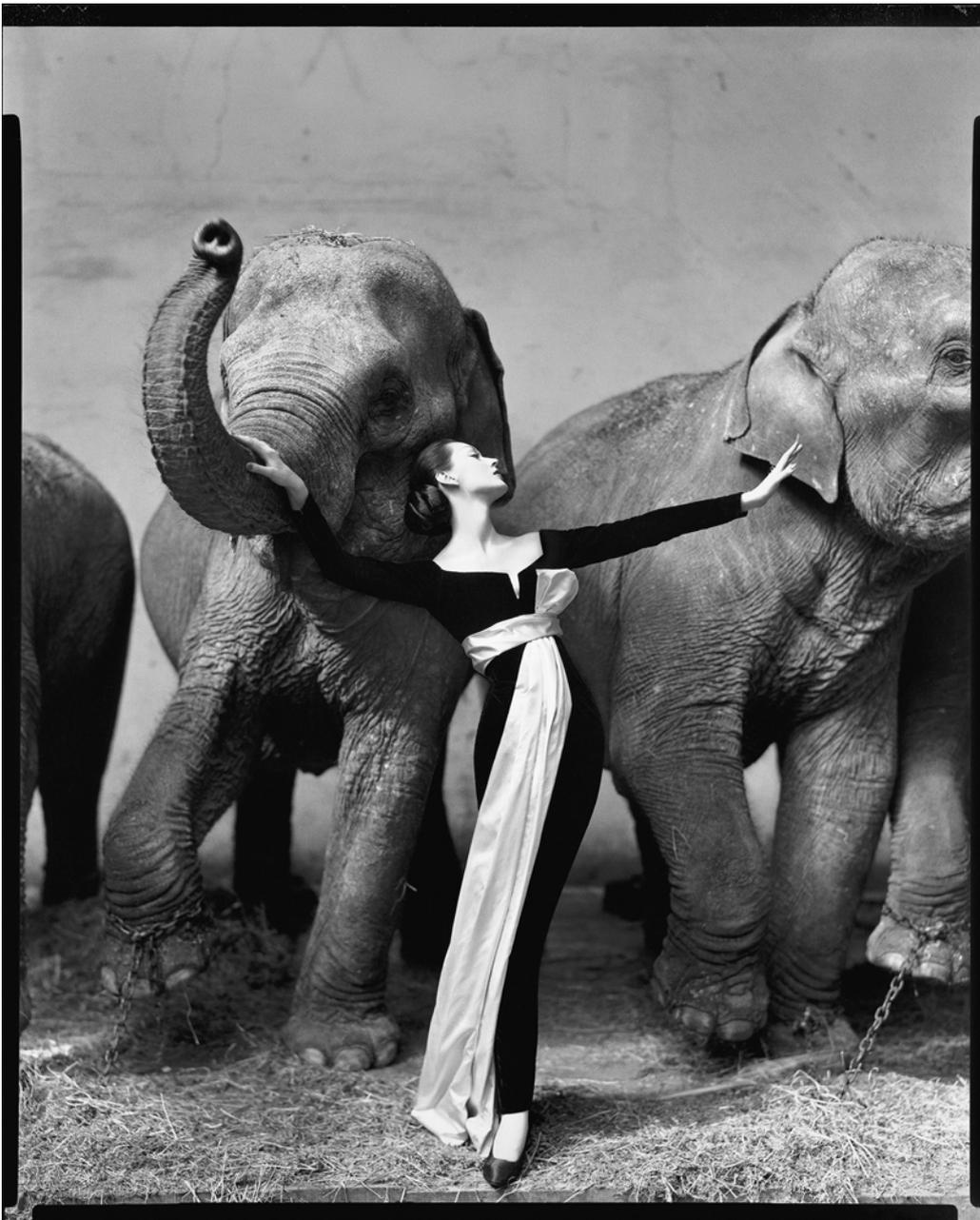
Galleria Cons Arc, Chiasso, 26.08. – 29.09.2018  
[www.consarc.ch](http://www.consarc.ch)

" Alors que, fin 2014, je cherchais désespérément un logement à Zurich, on m'a proposé de vivre quelques mois, jusqu'à la rénovation prévue, dans une ancienne maison de la Josefstrasse, à quelques pas de la gare centrale. Le bâtiment avait une atmosphère unique : sur chacun des quatre étages, donnant sur un long couloir, se trouvaient les chambres des travailleurs, une cuisine commune et une salle de bains commune. Les chambres témoignent de l'histoire de la maison et de ses habitants. Pendant des années, le mobilier a été déplacé et ajouté, les murs réparés ou repeints, le papier peint collé, les tapis posés. Ce désordre a donné aux chambres un caractère unique que j'ai trouvé très intéressant. Le dernier jour, avant le début de l'expulsion, j'ai pensé à documenter de manière photographique les pièces abandonnées par les habitants et je les ai réunies dans le projet *Josefstrasse 22*, titre de la série photographique que j'ai exposée à Photobastei. "

Lorenzo Schuhmacher (1971, CH)



© Lorenzo Schuhmacher, Josefstrasse 22, 2015, épreuve pigmentaire sur papier Hahnemühle, 60x90 cm. Courtesy Cons Arc



Richard Avedon, *Dovima with elephants*, evening dress by Dior, Cirque d'Hiver, Paris, August 1955 © The Richard Avedon Foundation. Courtesy Pace

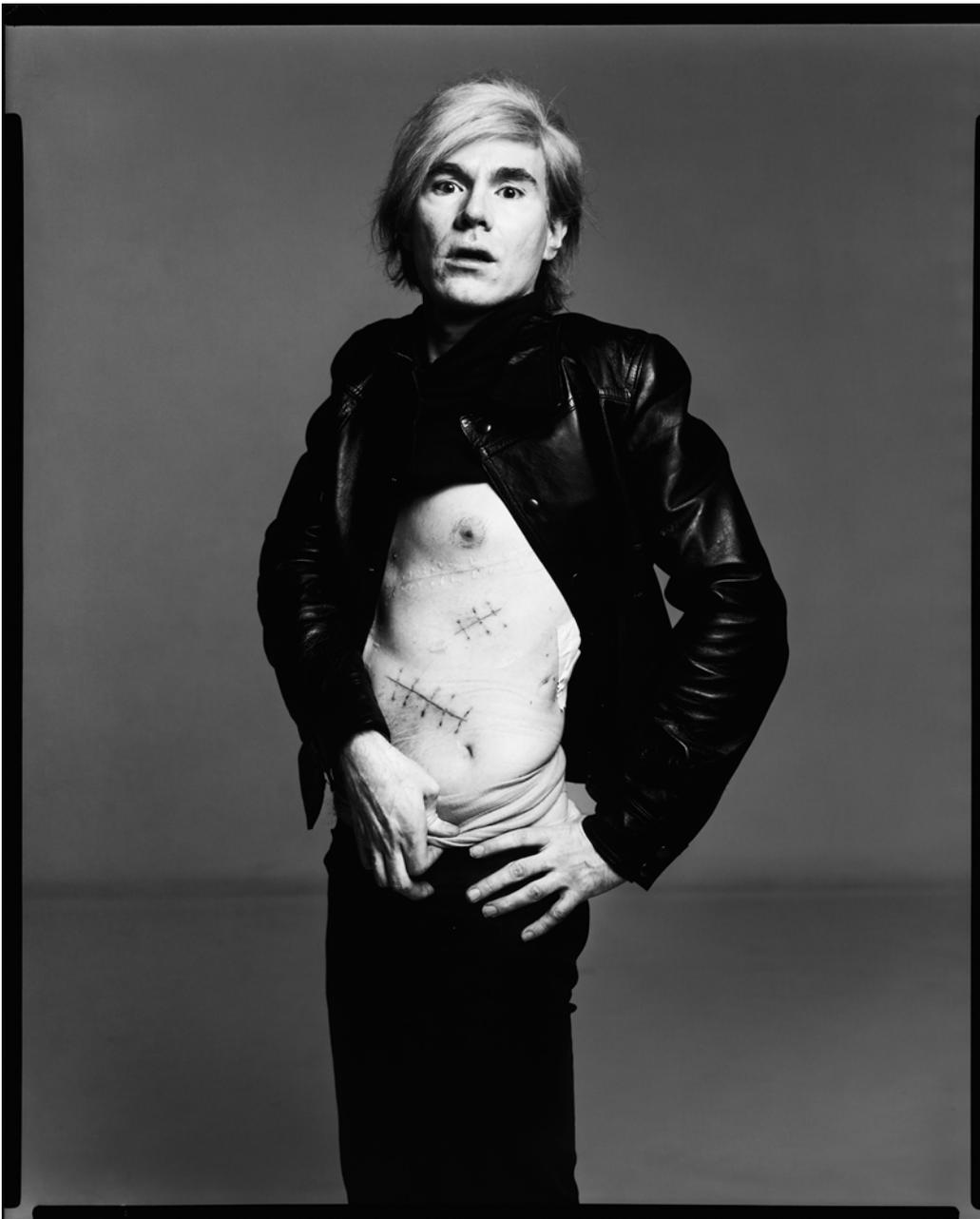
### **Richard Avedon**

Pace Gallery, Genève, 20.09. – 02.11.2018

[www.pacegallery.com](http://www.pacegallery.com)

Richard Avedon (1923-2004, US) fut pendant cinquante ans l'un des photographes de mode les plus talentueux de la seconde moitié du 20<sup>ème</sup> siècle. Il est encore fort apprécié pour ses portraits, réalisés au grand format, qui permettent de rendre compte de la complexité de la nature humaine.

La Pace Gallery, basée à New York et possédant de nombreux espaces d'art contemporain à Londres, Pékin, Hong Kong, Séoul ou Palo Alto, a ouvert une neuvième galerie à Genève en mars 2018, un vaste espace de 333 mètres carrés. Pace, qui représente la Richard Avedon Foundation depuis fin 2017, propose dans cette vaste rétrospective de découvrir des portraits variés d'artistes, de danseurs, d'écrivains, de politiciens et d'autres personnalités réalisés par le célèbre photographe new yorkais : Francis Bacon, Marcel Duchamp, Alberto Giacometti, Andy Warhol, Marilyn Monroe, Brigitte Bardot, Katharine Hepburn, Rudolf Nureyev, Bob Dylan, Sophia Loren, Charlie Chaplin ou Gabrielle 'Coco' Chanel... L'exposition présente également quelques unes des icônes de la mode mises en scène par Avedon, telle *Dovima with elephants*.



Richard Avedon, Andy Warhol, artist, New York City, April 5, 1969 © The Richard Avedon Foundation. Courtesy Pace

"Un portrait n'est pas une ressemblance. Dès lors qu'une émotion ou qu'un fait est traduit en photo, il cesse d'être un fait pour devenir une opinion. L'inexactitude n'existe pas en photographie. Toutes les photos sont exactes. Aucune d'elles n'est la vérité."

Richard Avedon



Richard Avedon, Adam Clayton Powell, congressman, New York, March 6, 1964 © The Richard Avedon Foundation. Courtesy Pace



Richard Avedon, Rudolf Nureyev, dancer, Paris, July 25, 1961 © The Richard Avedon Foundation. Courtesy Pace



© Christian Coigny, Ombre et bol, 1993. Courtesy Fondation Auer Ory

### **Christian Coigny**

Fondation Auer Ory pour la photographie, Hermance, 13.09. – 15.11.2018  
[www.auerphoto.com](http://www.auerphoto.com)

Photographe suisse ayant fréquenté l'Ecole de Vevey, Christian Coigny débute sa carrière dans la mode et la publicité après avoir étudié à l'école des Arts Directors de San Francisco aux Etats-Unis. À partir de 1977, il réalise de nombreuses campagnes publicitaires, posters, couvertures de magazines pour Matra communications, Santos Dumont cigarettes, Norwiss Jeans, Bon Génie, Grieder, Vichy, Champagne Krug, Baume & Mercier, Widder Jazz...et collabore avec Vogue Allemagne. Entre 1987 et 1997, le fabricant de mobilier Vitra lui demande de développer leur identité à travers l'univers du design et le monde de l'art et de la culture. 130 artistes dont Jerry Lewis, Keith Haring, Jeanne Moreau, Roy Lichtenstein, Maurice Béjart, Miles Davis, etc. prennent la pose sur des sièges dessinés par Charles et Ray Eames, Philippe Stark, Verner Panton et bien d'autres. En parallèle, Christian Coigny mène un travail personnel sur les thèmes du nu, du portrait, du paysage et de la nature morte.

Publication : Christian Coigny, *Photographies*, Carnet n°24, Hermance, Fondation Auer Ory pour la photographie, 2018, 64 pages, 41 photographies noir/blanc, textes de Christian Coigny et Michèle Auer



© Christian Coigny, L'absence, 2018. Courtesy Fondation Auer Ory



Walter Bosshard, Un ferry est tiré à travers les bancs de boue du Wei He, entre Xi'an et Pingliang, Chine, 1933 © Fotostiftung Schweiz / Archiv für Zeitgeschichte

### **Walter Bosshard / Robert Capa. Course à la Chine**

Fotostiftung Schweiz, Winterthour, 22.09.2018 – 10.02.2019  
[www.fotostiftung.ch](http://www.fotostiftung.ch)

Walter Bosshard (1892-1975, CH) est une figure emblématique du photojournalisme moderne. Vers 1930, alors que les nouveaux illustrés sont entre toutes les mains, il est sur le devant de la scène. Ses reportages photographiques sont suivis par des millions de lecteurs et lui permettent d'accéder à la renommée internationale. À partir de 1931, Bosshard se concentre sur la Chine et décide de s'établir à Pékin en 1933. Il pressent que l'Empire du Milieu va être confronté à de profonds bouleversements. Appareil photographique dans une main, stylo dans l'autre, le photoreporter couvre la guerre dévastatrice contre le Japon et la lutte pour le pouvoir entre nationalistes et communistes, mais s'intéresse également à la vie quotidienne chinoise. En 1938, il devient le premier Européen à explorer la cité troglodyte de Yan'an, où Mao et l'Armée rouge rassemblaient leurs forces. C'est ainsi que Bosshard remporte aussi la bataille médiatique – notamment devant Robert Capa, ami et rival de l'époque. L'exposition de la Fondation suisse pour la photographie présente des clichés inédits de Walter Bosshard qu'elle met directement en parallèle avec les reportages réalisés par Robert Capa en Chine à la même époque. Curateur : Peter Pfrunder



Robert Capa, Foule regardant la bataille aérienne entre avions japonais et chinois, Hankou, Chine, 29 avril 1938 © ICP / Magnum Photos



Walter Bosshard, Entraînement à la tactique de guérilla, Chine, 1938 © Fotostiftung Schweiz / Archiv für Zeitgeschichte



Werner Bischof, Nude, Zurich, Switzerland, 1941 © Werner Bischof / Magnum Photos

**Werner Bischof. Point de vue**

Museum im Bellpark, Kriens, 25.08. – 04.11.2018

[www.bellpark.ch](http://www.bellpark.ch)

L'exposition, intitulée *Standpunkt*, permet de découvrir l'un des photographes de reportage les plus importants du milieu du 20<sup>ème</sup> siècle. Cette rétrospective montre aussi bien les images devenues iconiques de Werner Bischof (1916-1954, CH) que les aspects moins connus de son travail, notamment les expérimentations formelles et avec la couleur. Des tirages contact, des épreuves originales d'époque, des photographies inédites ainsi que divers documents permettent d'avoir une meilleure compréhension du processus créatif propre à Werner Bischof.



Werner Bischof, Harbour of Kowloon, Hong Kong, 1952 © Werner Bischof / Magnum Photos

" La perfection technique et formelle dont Werner Bischof était capable est sans aucun doute liée à l'enseignement de Hans Finsler, photographe reconnu, à la Kunstgewerbeschule (école d'arts appliqués) de Zurich. Il y apprend aussi le graphisme avec Alfred Willimann, second mentor du jeune Werner dans les années 1930. Pendant la Seconde Guerre mondiale, Arnold Kübler, rédacteur en chef du magazine *Du*, devient son nouveau mentor et l'encourage à se lancer dans le photojournalisme humaniste. [...] Werner Bischof était un véritable maître de la composition et il était capable, même en situation de reportage dans un pays dont il ne connaissait pas la langue, de produire des images dont le cadrage comme l'éclairage sont esthétiquement subtils et fascinants. Par leurs qualités plastiques, les photographies de ses voyages en deviennent d'autant plus intéressantes qu'elles sont mises au service d'un sujet profondément humaniste. Le photojournaliste, membre de Magnum dès 1949, part en 1951 en Inde (célèbre reportage sur la famine pour *Life*) puis passe dix mois au Japon, y réalisant ses plus belles images. "

Source : dossier de presse du Musée de l'Elysée, janvier 2016



© Werner Schwarz, Famille berbère, Récolte, Atlas, Maroc, non daté, diapositive

### **Werner Schwarz. Portraits**

MAZ Galerie, Lucerne, 20.08. – 12.11.2018

[www.mazgalerie.ch](http://www.mazgalerie.ch)

L'artiste bernois Werner Schwarz (1918-1994, CH) était pluridisciplinaire : dessinateur, peintre, artiste sur verre et cinéaste. Lors de recherches pour le tournage du film *L'anachroniste, un voyage avec Werner Schwarz* (réalisé par Christian Knorr), près de 2500 diapositives 6x6 ont été trouvées dans son ancien studio, dans la commune bernoise de Köniz. Ce fut une réelle découverte de son talent de photographe. Schwarz avait beaucoup voyagé dans les années 1950 : Afghanistan, Inde, Afrique du Nord, Groenland ainsi que sur les routes de toute l'Europe. Il a essentiellement photographié les gens qu'il rencontrait, sachant trouver la bonne distance, entre respect de l'autre et proximité empreinte d'empathie pour la condition humaine.



© Werner Schwarz, Famille berbère, Récolte, Atlas, Maroc, non daté, diapositive



Jacques Henri Lartigue, Florette Lartigue, Megève, mars 1965 © Ministère de la Culture France/AAJHL

### **Jacques Henri Lartigue. La vie en couleurs**

Musée de l'Elysée, Lausanne, 30.05. – 23.09.2018

[www.elysee.ch](http://www.elysee.ch)

L'exposition *Jacques Henri Lartigue. La vie en couleurs* dévoile une partie inédite de l'œuvre du photographe français (1894-1986) en Suisse. Alors que la couleur est omniprésente dans les albums qu'il a constitués toute sa vie, celle-ci n'a jamais été montrée ou exposée en tant que telle de son vivant. Après une exposition consacrée à ses photographies en noir et blanc en 1986, le Musée de l'Elysée a donc souhaité s'associer à nouveau à la Donation Lartigue pour revisiter l'exposition conçue par Martine d'Astier et Martine Ravache. Présentée en France en 2015, celle-ci voyage depuis sous l'égide de diChroma photography. La version lausannoise de ce projet intègre, elle, des œuvres inédites avec l'ambition de mettre en évidence le lien que l'artiste établit depuis toujours entre ses notes, ses dessins et ses photographies.

Porté par sa curiosité et sa recherche perpétuelle de l'innovation, Lartigue adopte les procédés couleurs peu de temps après leur commercialisation. Aux autochromes de ses débuts (datés de 1912), succèdent les Kodachromes (24x36) et les Ektachromes (6x6) qui ont ravi les photographes du 20<sup>e</sup> siècle, amateurs comme professionnels.



Jacques Henri Lartigue, Florette, Vence-Beausoleil, mai 1954 © Ministère de la Culture France/AAJHL

La couleur ajoute dès lors une nouvelle dimension à la vitesse et l'instantanéité qui sont au cœur de l'œuvre de Lartigue. Son œil de peintre trouve dans cette pratique, qui lui permet de prendre des « notes » visuelles à retravailler par la suite, une formidable transcription de ses recherches picturales.

Sa prédilection va aux sujets de son environnement immédiat : sa vie au sein de sa famille, ses jeux au château de Rouzat, les sports en tout genre. Fasciné par la nature dans son ensemble, et particulièrement par les fleurs, l'artiste en fixe continuellement les nuances changeantes, tant sur toile que sur pellicule. Cette obsession se retrouve également dans la répétition des vues de sa fenêtre à Opio (Alpes-Maritimes), et dans les nombreuses images de Florette, son épouse pendant quarante ans.

Peu à peu, Lartigue s'ouvre à d'autres sujets, s'appliquant à témoigner de la vie quotidienne des privilégiés et des classes plus populaires. Cela coïncide avec une période d'ouverture au monde : dès 1955, Lartigue multiplie les voyages, découvrant de nouveaux paysages et se confrontant à l'inconnu. Délaissant les stations balnéaires où il avait pour habitude de passer ses vacances (Pays Basque, Côte d'Azur ou encore Normandie), ce sont l'Italie, le Venezuela, le Mexique et Cuba qui sont photographiés tour à tour en noir et blanc et en couleurs par Jacques Henri Lartigue.

Commissaires : Donation Jacques Henri Lartigue et Lydia Dorner pour le Musée de l'Élysée, d'après un concept original de Martine d'Astier et Martine Ravache



Kurt Wyss, Jean Dubuffet sur la Closerie Falbala, Périgny-sur-Yerres, 3 août 1973 © Kurt Wyss, Bâle / Archives Fondation Dubuffet, Paris

### **Jean Dubuffet. L'outil photographique**

Musée de l'Elysée, Lausanne, 30.05. – 23.09.2018

[www.elysee.ch](http://www.elysee.ch)

Cette exposition présente la première étude du fonds photographique conservé à la Fondation Dubuffet, au regard de la production artistique de l'artiste (peintures, maquettes d'architecture ou éléments du spectacle *Coucou Bazar*).

Dès le début de son activité artistique dans les années 1940, Jean Dubuffet (1901-1985) invente un système de référencement photographique et, à partir de 1959, il entreprend d'organiser un secrétariat chargé, entre autres, de documenter tous ses travaux éparpillés de par le monde, en vue de constituer un catalogue raisonné qui sera publié sous forme de fascicules entre 1964 et 1991.

Cet ensemble de plusieurs milliers de phototypes (négatifs, tirages, albums) s'inscrit dans l'ambition de l'artiste de constituer un fonds documentaire exhaustif de son œuvre, à la fois au service de son travail en cours et de sa diffusion maîtrisée. Il révèle l'attention de Dubuffet pour la qualité des reproductions photographiques et les progrès techniques du médium. Si cette organisation découle de sa conviction que l'œuvre ne peut être comprise que dans sa globalité, elle est également motivée par le besoin d'établir « une carte du chemin parcouru et de voir dressé le tableau des lieux visités ».



Augustin Dumage, Jean Dubuffet : Tour aux figures, esplanade du Trocadéro, Paris, 1967 © Fondation Dubuffet / ProLitteris, 2018

La photographie compte aussi parmi les nombreux outils employés par l'artiste pour la réalisation de ses œuvres. Source iconographique pour certaines séries, son caractère multiple permet également la reproduction de mêmes éléments et leur utilisation dans différents travaux. Pour son exposition *Edifices* en 1968, il présente des photomontages intégrant ses créations architecturales dans l'espace public. La projection photographique intervient à partir des années 1970 comme procédé d'agrandissement pour la réalisation d'éléments tels que les praticables de son spectacle *Coucou Bazar*. Enfin, l'exposition rétrospective organisée par Fiat à Turin en 1978 innove, avec une mise en scène spectaculaire associant œuvres originales et projections lumineuses d'autres peintures, complétée par une multiprojection consacrée à son œuvre majeure, la *Closerie Falbala*.

Commissaires : Anne Lacoste, directrice de l'Institut pour la Photographie des Hauts de France, Sam Stourdzé, directeur des Rencontres de la Photographie d'Arles, Sophie Webel, directrice de la Fondation Dubuffet, Paris. Coordination : Marc Donnadiou, conservateur en chef, Pauline Martin, conservatrice avec l'aide d'Emilie Delcambre-Hirsch, assistante conservatrice, Musée de l'Elysée



© Tanya Habjouqa, Layla, 15 ans, Jordanie, de la série *Tomorrow there will be apricots*, 2012-2017. Courtesy Coalmine

## EXPOSITIONS EN COURS

### **Tanya Habjouqa. Tomorrow There Will Be Apricots**

Coalmine – Forum für Dokumentarfotografie, Winterthour, 28.06. – 29.09.2018  
[www.coalmine.ch](http://www.coalmine.ch)

L'exposition à Coalmine présente deux séries majeures de Tanya Habjouqa (1975) : *Occupied Pleasures* (2014) et *Tomorrow there will be apricots* (2017). Ce dernier titre renvoie à une expression arabe qui évoque l'espoir de quelque chose qui ne se produira probablement jamais, en d'autres termes, sans lendemain. La photographe se concentre, dans son approche documentaire, sur les questions de genre, de société et des droits de l'homme au Moyen-Orient. Elle aborde ses sujets avec sensibilité et esprit.

Les photographies de la série *Tomorrow there will be apricots*, réalisées entre 2012 et 2017 en Jordanie, explorent l'intimité et la vie quotidienne de femmes syriennes, notamment des veuves de martyrs syriens. Celles-ci tentent d'élever leur famille et de retrouver une vie normale dans la ville frontière jordanienne de Ramtha, si proche de leur ancien foyer et de leur vie passée. Dépassant le cercle vicieux de la pauvreté, de l'isolement et de l'anxiété, les images de Tanya Habjouqa traduisent les rêveries et les espoirs de ces femmes et de ces filles de martyrs, en dépit des traditions qui désapprouvent l'expression de la joie chez les femmes célibataires ou veuves.

Née en Jordanie puis élevée au Texas, Tanya Habjouqa est basée à Jérusalem. Elle a remporté le World Press en 2014 pour sa série *Occupied Pleasures*, qui dépeint des scènes et situations quotidiennes que 47 ans d'occupation de la rive gauche de Gaza et de l'est de Jérusalem ont rendu absurdes. Sa série *Women of Gaza* fait partie de la collection privée du Boston Museum of Fine Art. Tanya Habjouqa enseigne à de jeunes photographes et travaille également en tant que journaliste. Elle est membre de Noor et un membre fondateur de Rawiya, le premier collectif de photographes exclusivement féminin au Proche-Orient, qui a son siège à Jérusalem-Est.

Curatrice : Katri Burri

Source : dossier de presse de la 1<sup>ère</sup> Biennale des photographes du monde arabe contemporain, Paris, 2015, p.16



© Tanya Habjouqa, Hala, 20 ans, Jordanie, de la série *Tomorrow there will be apricots*, 2012-2017. Courtesy Coalmine

"*Tomorrow There Will Be Apricots* is born out of the current terrible moment, when even greater blackness has enveloped Syria. As a photojournalist, I was often assigned to cover the spillover into Jordan of Syria's disaster. But after each story was finished and filed, I still had endless material that was outside the scope of those assignments but needed to be shared and at the same time, needed a different kind of canvas to be more fully explored. After all, much of what defined these Syrians' lives were the absences – of both people and places. But how do you photograph what isn't there? To overcome such challenges, I worked collaboratively with the people I photographed to create these performed portraits. This project is, therefore many things: study, investigation, documentary, reenactment, archive, rumination, and even séance, for those desperate to resurrect the dead or confront the past and its ghosts." Tanya Habjouqa

"Hala, 20, reenacts her (second) wedding night. She says that after the nuptials, her mother-in-law brutally beat her, claiming "her son was being too kind to her." The abuse lasted for six days before Hala returned home. She asked for a divorce, but her husband and his family refused unless she paid back the 3,000 USD they claimed to have paid for the wedding "party" (a humble affair in her apartment), shoes, dress rental, set of gold jewelry, and preparations for her new life. Her mother had to borrow 560 USD to pay a lawyer to enforce the divorce and receive her dowry money (1,500 USD)."

Tanya Habjouqa

Source : <http://tanyahabjouqa.com/tomorrow-there-will-be-apricots/>



© Raymond Depardon, Touaregs du Mali fuyant les sécheresses, Algérie, mars 1974. Courtesy Magnum Photos / MICR

## EXIL

MICR – Musée International de la Croix Rouge et du Croissant-Rouge, Genève, 14.03. – 25.11.2018  
[www.redcrossmuseum.ch](http://www.redcrossmuseum.ch)

Le Musée international de la Croix-Rouge et du Croissant-Rouge (MICR) présente EXIL, une exposition réalisée en coproduction avec Magnum Photos. Aujourd'hui, les 65,6 millions de personnes\* déplacées redessinent les contours géographiques, sociétaux et transforment les pays. La migration bouscule les échelles du global, du local et du transnational : les voies de communication et les échanges économiques se multiplient, les marchés du travail se segmentent ; les droits sociaux et juridiques s'effritent, rendant plus visibles l'apparition de nouvelles formes de précarisation et d'inégalité. La migration, ce n'est pas seulement des nombres, des statistiques, des sujets d'actualité ou des flux désincarnés, il s'agit d'un phénomène ancien, d'une multitude d'histoires singulières, des déplacements de gré ou de force et ce sont ces parcours, ces déplacements, ces destins que l'exposition se propose de retracer. L'exposition Plus de 300 photographies saisies par les photojournalistes de Magnum Photos racontent le voyage du migrant, la marche, l'attente, l'incertitude, la peur, mais aussi l'espoir. Le travail de figures historiques de l'agence tels que Robert Capa, Werner Bischof et Raymond Depardon vient côtoyer celui de photographes contemporains présents sur le terrain. De la guerre d'Espagne à celle du Vietnam, du conflit des Balkans à celui qui a embrasé le Moyen-Orient en passant par l'arrivée de réfugiés aux portes de l'Europe, l'exposition offre une plongée documentaire passionnante dans l'histoire du monde et de l'humanité et questionne des notions aussi diverses que celles de territorialité, de géopolitique, de contextes économiques et de frontières mentales. Pour illustrer ces mouvements, EXIL offre une scénographie audacieuse et rompt avec l'accrochage traditionnel. Les visiteurs sont invités à prendre en main les photographies ; se crée ainsi un rapport complètement différent avec l'image et le destin des personnes figurées. Enfin, des œuvres d'art contemporain provenant du Musée national de l'histoire de l'immigration à Paris viendront enrichir le propos et offrir des éclairages multiples sur les thématiques abordées.

Source : communiqué de presse

\* <http://www.unhcr.org/dach/ch-fr/publications/statistiques>



© Chris Steele-Perkins, Des réfugiés dans le camp Sha-alaan, Jordanie, 1990. Courtesy Magnum Photos / MICR



© Thomas Dworzak, Des réfugiés et des migrants principalement de Syrie, d'Irak et d'Afghanistan arrivent en Autriche Braunau am Inn, Austria, 2015. Courtesy Magnum Photos / MICR



© Hito Steyerl, Hell Yeah We Fuck Die, 2016, installation au Kunstmuseum Basel Gegenwart, 2018, photo : Christian Sardi

### **Martha Rosler & Hito Steyerl. War Games**

Kunstmuseum Basel | Gegenwart, Bâle, 05.05. – 02.12.2018  
[www.kunstmuseumbasel.ch](http://www.kunstmuseumbasel.ch)

L'exposition *War Games* (curateur : Søren Grammel) réunit deux grandes artistes de générations différentes : alors que Martha Rosler (1943, US) s'est fait connaître dans les années 1960-1970 par son activisme contre la guerre du Vietnam (collages photographiques de la série *House Beautiful: Bringing the War Home*, 1967-1972) et par ses vidéos féministes, Hito Steyerl (1966, DE), qui a étudié le cinéma à Tokyo et Munich, s'est illustrée par son approche innovante de l'essai documentaire et de la vidéo expérimentale dès les années 2000.

Connues à la fois comme artistes et auteures d'essais critiques ou théoriques, elles se sont toutes deux intéressées aux liens entre politique et médiatisation, rapports de pouvoir et représentations sociales. Elles partagent une prédilection pour l'analyse socio-politique des rapports de force et des sources de conflits, qu'il s'agisse de problématiques de genre, de développement urbain, de consumérisme, de xénophobie, d'antisémitisme, de migration, de post-colonialisme ou de guerre. Dans leurs productions artistiques comme théoriques, elles mettent en évidence et critiquent l'impact des nouvelles technologies sur les relations sociales, en particulier la tendance actuelle à une certaine militarisation de notre quotidien ; par exemple, l'usage d'images tournées par des drones (Martha Rosler, *Theater of Drones*, 2013).

L'exposition propose un double dialogue : une mise en relation de leurs travaux respectifs conçue par les artistes elles-mêmes, ainsi qu'une rétrospective non chronologique de chacune, où projets anciens et récents cohabitent. Les visiteurs du Kunstmuseum Basel | Gegenwart peuvent avoir une vaste vue d'ensemble d'un nombre important de vidéos, photographies, collages, images reproduites sur des bâches et installations multimédia de grand format. Une institution culturelle telle qu'un musée ne peut pas s'exclure des enjeux politico-économiques. Organisée pour coïncider avec Art Basel, cette exposition spectaculaire d'artistes-théoriciennes – l'une déjà historique, l'autre classée au sommet du Power 100 de l'*ArtReview* en 2017 – ne soulève-t-elle pas la question posée par Hito Steyerl : un musée est-il une usine ? \*

Nassim Daghighian

\* Voir : Hito Steyerl, "Is a Museum a Factory?", *e-flux Journal* #07, juin 2009 : lien ; Power 100, *ArtReview*, 2017 : lien



© Martha Rosler, *Off the Shelf*, 2008, installation au Kunstmuseum Basel Gegenwart, 2018, photo : Christian Sardi



© Martha Rosler, *Bringing the War Home – New Series*, 2004-2008, 20 tirages jet d'encre, installation au Kunstmuseum Basel Gegenwart, 2018, photo (détail) : Christian Sardi. Courtesy of Galerie Nagel Draxler, Berlin. Gallery Mitchell-Innes & Nash, New York



© Martha Rosler, Photo Op, House Beautiful: Bringing the War Home – New Series, 2004, photomontage, 50.8x61 cm. Courtesy of the artist

" Depuis 40 ans, l'artiste américaine Martha Rosler (née en 1943 à New York, vit à Brooklyn) compose une œuvre protéiforme de photomontages, séries photographiques, art vidéo, performances et installations à travers lesquels elle ne cesse d'explorer des thématiques sociales, politiques et sociétales de son temps. Elle s'est fait un nom grâce à la série de collages – désormais légendaire – intitulée *House Beautiful: Bringing the War Home* (1967–1972) où de tranquilles scènes d'intérieurs de maisons américaines de la revue *House Beautiful* côtoient des photographies documentaires de la guerre du Vietnam du magazine *Life*. Ces mises en scène proposent une réflexion sur l'expérience de la guerre sur le sol étranger et la manière dont celle-ci est vécue dans les foyers à travers le poste de télévision ou les journaux. Depuis les années 1960, Rosler fait figurer des postures féministes dans ses vidéos et performances. Elle est également connue pour ses écrits théoriques consacrés en particulier au rôle de la politique en photographie. Dans ses séries photographiques réalisées à partir des années 1980, elle s'intéresse davantage à des scènes du quotidien observées dans les rues de New York ou durant ses nombreux voyages. Ses photographies explorent l'uniformisation et les rapports de force qui dominent les sociétés. La réflexion critique menée sur les structures et les rapports urbains constitue un autre aspect de son travail. Dans le cadre de l'édition 2007 de Skulptur Projekte Münster, son installation *Unsettling the Fragments* proposait une nouvelle contextualisation de monuments de l'espace urbain débarrassés de leurs insignes nazis, afin d'attirer l'attention sur les blessures et les fractures historiques de la ville.



© Martha Rosler, Mosquito Drone, détail de Theater of Drones, 2013, c-print. Courtesy of the artist

Les vidéos et les écrits de Hito Steyerl (née en 1966 à Munich, vit à Berlin) analysent avec pertinence et provocation la société contemporaine et ses institutions. L'artiste allemande, qui enseigne également à l'Universität der Künste Berlin où elle a fondé le Research Center for Proxy Politics, étudie les flux financiers et de marchandises globaux, les conditions de travail à l'ère du néolibéralisme et les liens entre grandes entreprises et politiques publiques. Elle explore des régimes visuels et réfléchit au pouvoir des images en tant que médiums de notre perception, mais également supports et éléments structurants d'information. Les technologies numériques jouent souvent un rôle central dans ses travaux récents comme *The Tower* (2015), tant d'un point de vue de la forme – leur réalisation repose sur une production numérique – que du contenu. Dans ses vidéos, les flux d'information numériques sont présentés tels des agents actifs intervenant dans des processus à la fois physiques, sociétaux et sociaux. Selon Steyerl, la réalité est soumise aux technologies numériques, la réalité augmentée résultant de celles-ci. Avec un sens certain pour le montage et le rythme assorti d'une légèreté apparemment ludique, l'artiste bricole des montages immersifs à partir d'animations par ordinateur, de captures d'écran, de *found footage* provenant des médias de masse, ou bien de scènes tournées par Steyerl elle-même, à l'instar de *How Not to Be Seen (A Fucking Didactic Educational .MOV File)* (2013).."

Source : dossier de presse



© Juergen Teller, Charlotte Rampling, a Fox, and a Plate No.15, Latimer Road, London 2016. Courtesy Fotomuseum Winterthur

### **Juergen Teller**

Fotomuseum Winterthur, Winterthour, 02.06. – 07.10.2018

[www.fotomuseum.ch](http://www.fotomuseum.ch)

En 2014, alors qu'il avait commencé à enseigner la photographie à l'Akademie der Bildenden Künste de Nuremberg, Juergen Teller (né en 1964 à Erlangen, Allemagne ; vit à Londres, Angleterre) expliquait avoir donné un conseil générique à ses étudiants. « Dès le début, je leur ai dit que leur travail devait être une question d'amour de la vie. Ce n'est pas tellement une question de photographie. Pour prendre des photos, il faut aimer la vie. Après, on peut photographier n'importe quoi. » \*

Dans le cas de Juergen Teller – parce qu'il est probablement l'un des photographes actuels les plus sollicités et que ces sollicitations émanent de toutes sortes d'industries : celle de la musique, celles de la mode et de la publicité, celle de l'art – la question ne tarde pas à se poser de savoir ce qui relie ce qu'il photographie, et comment l'hétérogénéité spectaculaire des sujets imposés par ces industries diverses ou simplement imposés par lui-même, fait « œuvre ».



© Juergen Teller, Love, Bataclan Memorial, Paris, 2016. Courtesy Fotomuseum Winterthur

S'il a incontestablement inventé un « style » et une esthétique spécifique à sa photographie et qui marque l'histoire de cette discipline, il faut bien reconnaître qu'il en a désormais suffisamment repoussé les contours pour que cela n'entrave en rien sa pratique, ni ne dégénère en académisme. Ce qui relie ce qu'il photographie tient plus dans le regard que dans les formes, les sujets, les techniques et s'il expliqua à ses étudiants que leur travail « devait être une question d'amour de la vie », nul doute qu'il leur livrait une expérience personnelle.

L'exposition, qui combine aux séries récentes (*Frogs* et *Plates*, 2016) des travaux réalisés pour d'autres industries (encore que dans le cas de Teller la distinction n'ait aucun sens), articule une évidente célébration de la vie en exposant les sensations simples induites par la nature ainsi que des portraits et des autoportraits empreints d'humour. Juergen Teller n'est jamais ironique avec les objets, les paysages et les personnages qu'il photographie – il se réserve en général ce traitement à lui-même.

Source (texte d'Eric Troncy, modifié) : [http://2013.suzanne-tarasieva.com/wp-content/uploads/2017/11/CP\\_JuergenTeller\\_fr\\_eng.pdf](http://2013.suzanne-tarasieva.com/wp-content/uploads/2017/11/CP_JuergenTeller_fr_eng.pdf)

\* Juergen Teller, interview with Hans Ulrich Obrist, *System*, n°3, 2014



© Erik Madigan Heck, Audrey Marney, 2015, c-print, 127.3x228.6 cm. Courtesy Christophe Guye

### **Erik Madigan Heck. Old Future**

Christophe Guye Galerie, Zurich, 03.05. – 22.09.2018  
[www.christopheguye.com](http://www.christopheguye.com)

" La photographie de mode a cent ans. Depuis les premiers clichés du baron de Meyer et d'Edward Steichen, elle a suivi des chemins variés. Pendant longtemps, ce n'était que dans les pages d'un magazine, ou peut-être sur le mur d'une chambre d'adolescente, que l'on pouvait apercevoir une photo de mode. Mais les choses ont changé. Les musées organisent des expositions importantes, les galeries et les salles des ventes vendent des tirages, et les éditeurs sortent régulièrement de nouveaux titres consacrés à la photographie de mode. Les images iconiques de grands noms tels que Horst P. Horst, Erwin Blumenfeld, Irving Penn, Guy Bourdin, Richard Avedon ou encore Helmut Newton font désormais partie de notre héritage culturel et leurs œuvres se vendent à des prix records. On ne considère plus la discipline comme un passe-temps frivole mais une véritable forme artistique.

Sous cet éclairage, le langage visuel du photographe américain Erik Madigan Heck est spectaculaire. Au fil d'une carrière somme toute assez courte, il a développé une façon bien à lui de regarder la mode. Un simple coup d'œil à son ouvrage *Old Future*, publié cette année par Thames & Hudson et auquel une exposition zurichoise est consacrée, suffit à mettre en évidence sa signature, un traitement clair et unique des couleurs et des motifs. La série reproduite ici a été publiée par le *New York Times Magazine* en avril 2017. Heck avait eu l'idée de créer un portfolio sur Comme des Garçons, pour accompagner le lancement de l'exposition de Rei Kawakubo au Metropolitan Museum of Art, et de le publier dans un magazine qui en principe n'accorde aucun espace à la mode. C'est un exemple parfait de son fonctionnement – travailler avec un magazine extérieur à cet univers, et se concentrer sur le travail de Rei Kawakubo, une styliste qui s'attache à aller au-delà de la mode et exprimer des images abstraites plus qu'à dessiner des vêtements.

Soutenu par le *New York Times Magazine* et Comme des Garçons, Erik Madigan Heck réalise six tableaux pour la collection Automne 2017. Minimalistes, épurées, ses photos entrent en résonance avec la palette des pièces dessinées par Rei Kawakubo. Intitulée *Future of Silhouette*, la série repousse les limites de la photographie de mode. Le visage blanc de Saskia de Brauw apparaît ici et là, sur un corps légèrement décalé en termes d'échelle, un corps fait de formes comme étirées, en expansion. L'histoire de la photographie de mode atteste du fait que le pendule a toujours hésité entre la beauté naturelle et la beauté artificielle. Et pourtant, l'obsession du corps sain – qui se doit d'être mince, jeune et exempt d'imperfections – a perduré. Ici, le corps prend une autre direction : depuis quarante ans, Rei Kawakubo remet tout en question. Cette collection travaille les matériaux bruts, que la styliste appelle des « non-tissus ». Les photographies de Heck transcendent tout ce qui a été fait jusque-là. Dans ses images méticuleusement composées et soulignées de couleurs vives, la frontière entre le vêtement et le fond s'estompe, jouant avec l'idée de silhouettes « futures ».



© Erik Madigan Heck, Honeycomb, 2015, c-print, 116.8x175.3 cm. Courtesy Christophe Guye

À la fois créative et commerciale, la photographie de mode est pétrie de paradoxe : produite sur commande, tout en générant des images progressistes, expérimentales et artistiques, elle représente à la fois la haute couture et la culture populaire. Considérée comme un art, elle n'en demeure pas moins une industrie, au service d'une autre – haute couture, prêt à porter, accessoires ou produits cosmétiques. Les photographes, tout comme les couturiers, produisent des œuvres qui démontrent que la beauté n'a rien de fixe et se meut en permanence. Rei Kawakubo elle aussi démontre que cet idéal est en constante évolution. Cette obsession commune de la métamorphose s'affiche clairement dans les photos créées par Heck pour Comme des Garçons.

Le photographe collabore avec des artistes qu'il admire, dans les univers de la mode et de l'art. Rei Kawakubo en fait partie. « Lorsque j'ai commencé à faire des recherches sur les différentes marques et leurs stylistes – des plus en vue aux plus obscurs – j'en suis venu à voir la mode comme un art à part entière, avec son propre langage, ses codes esthétiques et ses potentiels de création », écrit-il dans *Old Future*. Il serait sûrement d'accord pour affirmer que la photographie de mode est la petite sœur de l'art moderne.

Au 20<sup>e</sup> siècle, il était fréquent que les photographes passent du monde de l'art à celui de la mode. Edward Steichen, cofondateur avec Alfred Stieglitz de la parution Camera Work, joua un rôle actif au sein de la galerie new-yorkaise 291, qui fut la première à exposer de l'art moderne dans le début des années 1900 ; Man Ray et Erwin Blumenfeld entretenaient des liens étroits avec les peintres dadaïstes ; George Hoyningen-Huene suivit les enseignements des artistes André Lhote et Man Ray, et William Klein ceux d'André Lhote et Fernand Léger ; Horst P. Horst fut l'assistant de Le Corbusier et travailla aux côtés de Salvador Dali.

Heck, lui aussi, explique qu'il s'est toujours tourné vers la peinture pour le guider dans l'usage des couleurs. Parmi ses influences, il ne nomme aucun photographe mais plutôt des peintres tels qu'Édouard Vuillard, Edgard Degas, Peter Doig, Marlene Dumas et Gerhard Richter. Pour lui, « l'art est un continuum à partir duquel on doit construire ».

Nathalie Herschdorfer

Nathalie Herschdorfer est auteure et historienne de la photographie. Elle est directrice du MBAL, Le Locle.

Source : communiqué de presse



Balthasar Burkhard, Löwe, 1996 © Estate Balthasar Burkhard, 2018

### **Balthasar Burkhard**

MASI LAC, Lugano, 10.06. – 30.09.2018  
[www.masilugano.ch](http://www.masilugano.ch)

Le Museo d'arte della Svizzera italiana (MASI) de Lugano présente la grande rétrospective à l'artiste suisse Balthasar Burkhard (1944-2010) qui fut exposée à Winterthur au début de l'année 2018. Comme aucune autre, son œuvre reflète l'auto-invention d'un photographe et illustre également l'émancipation du média de la photographie en tant qu'art au cours de la seconde moitié du 20<sup>e</sup> siècle. La rétrospective reconstitue les diverses facettes de la carrière de Burkhard étape par étape.

À commencer par des photographies de son apprentissage chez Kurt Blum qui se fondent encore sur la photographie traditionnelle de reportage et d'illustration des années 60 et par ses premiers projets photos indépendants, l'exposition montre également le rôle de Burkhard comme fidèle compagnon du célèbre commissaire d'exposition Harald Szeemann et comme documentariste de la Bohème bernoise des années 60 et 70. De nombreux clichés des expositions révolutionnaires *When Attitudes Become Form* en 1969 dans la Kunsthalle de Berne et de documenta 5 de 1972 ont été réalisés par Balthasar Burkhard et immortalisent les œuvres radicales, souvent éphémères, les actions et performances de la scène artistique d'avant-garde internationale de l'époque.

Simultanément, Burkhard travaille à son positionnement en tant que photographe et artiste, il développe en collaboration avec son ami et collègue Markus Raetz les premières grandes toiles photographiques, il s'essaie en tant qu'acteur aux États-Unis et est invité en 1983 et 1984 à ses expositions désormais légendaires dans la Kunsthalle de Bâle et au Musée Rath de Genève. Il réussit alors largement à détacher la photographie de sa fonction d'illustration : grâce à des grands formats monumentaux, il transforme le corps comme sujet en paysages sculpturaux et en architectures localisées.

Au cours de sa carrière, Burkhard se consacre à de maintes reprises au portrait. Alors que ses premières photographies montrent des artistes mis en scène et en action, il réalise plus tard des portraits avec une représentation de plus en plus formalisée. Dans les années 90, il transpose cette réduction stylistique dans une série importante de portraits d'animaux qui rappelle le style encyclopédique de la photographie du 19<sup>e</sup> siècle.

Ses grands clichés aériens des métropoles telles que Tokyo et Mexico City constituent une autre étape dans l'œuvre de Burkhard. Ces clichés pris depuis un avion, qu'il poursuit avec les déserts du monde entier, deviennent sa grande passion.



Balthasar Burkhard, La vague, Normandie, 1995. Courtesy Museum Franz Gertsch, Burgdorf © Estate Balthasar Burkhard, 2018

La recherche d'une morphologie, d'une sorte d'art formel de la nature et de la culture chez Balthasar Burkhard est surtout évidente dans ses dernières œuvres. On y trouve des clichés de vagues et de nuages aussi bien que les montages et rivières suisses et la fragilité des plantes. La matérialité de l'image ne cesse de l'intéresser. Outre l'échelle de teintes très personnelle, plutôt foncée, de ses tirages, il exploite jusqu'au bout toutes les possibilités esthétiques et techniques de la photographie.

L'exposition au MASI LAC montre un demi-siècle de création de Balthasar Burkhard. Elle est réalisée en partenariat avec le Fotomuseum et la Fotostiftung Schweiz à Winterthur et le Museum Folkwang d'Essen.

Publication : pour l'occasion, sortie d'une monographie en allemand ou en anglais chez Steidl.

Source : dossier de presse du Fotomuseum Winterthur et de la Fotostiftung Schweiz